

THÈSE
pour le
DOCTORAT EN MÉDECINE
(Diplôme d'État)

Présentée et soutenue publiquement le

par

Hubert MOUROT

INTERNE DES HOPITAUX PSYCHIATRIQUES

né le 21 mai 1943 à Châteauroux (Indre)

**A PROPOS DE LA FAUSSE DÉBILITÉ
HISTOIRE DU PETIT CHRISTIAN
ou
STRUCTURATION PRAGMATIQUE
DE LA PERSONNALITÉ D'UN ENFANT
SUIVIE DANS SON EXPRESSION ARTISTIQUE**

Président : Monsieur Pierre PICHOT, Professeur.

THÈSE
pour le
DOCTORAT EN MÉDECINE
(Diplôme d'État)

Présentée et soutenue publiquement le

par

Hubert MOUROT

INTERNE DES HOPITAUX PSYCHIATRIQUES

né le 21 mai 1943 à Châteauroux (Indre)

**A PROPOS DE LA FAUSSE DÉBILITÉ
HISTOIRE DU PETIT CHRISTIAN
ou
STRUCTURATION PRAGMATIQUE
DE LA PERSONNALITÉ D'UN ENFANT
SUIVIE DANS SON EXPRESSION ARTISTIQUE**

Président : Monsieur Pierre PICHOT, Professeur.

UNIVERSITY OF ALBERTA LIBRARY

1988

1988

UNIVERSITY OF ALBERTA LIBRARY

1988

UNIVERSITY OF ALBERTA LIBRARY

1988

UNIVERSITY OF ALBERTA LIBRARY

UNIVERSITY OF ALBERTA LIBRARY

UNIVERSITY OF ALBERTA LIBRARY



UNIVERSITY OF ALBERTA LIBRARY

UNIVERSITY OF ALBERTA LIBRARY

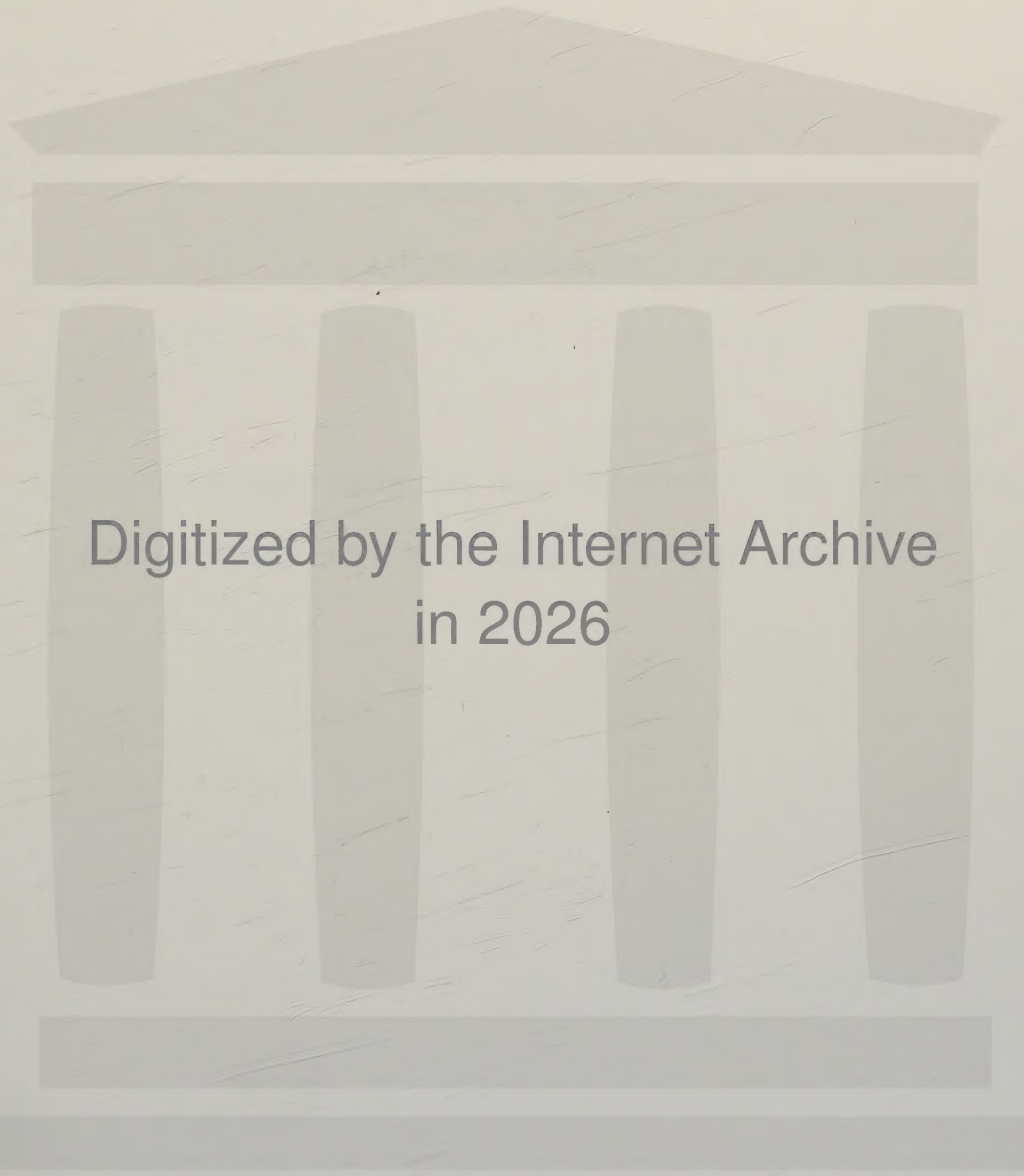
1988

UNIVERSITY OF ALBERTA LIBRARY

UNIVERSITY OF ALBERTA LIBRARY

UNIVERSITY OF ALBERTA LIBRARY

UNIVERSITY OF ALBERTA LIBRARY



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551511_0013

A PROPOS DE
LA FAUSSE DEBILITE
HISTOIRE DU PETIT CHRISTIAN
OU
STRUCTURATION PRAGMATIQUE DE LA PERSONNALITE D'UN ENFANT
SUIVIE DANS SON EXPRESSION ARTISTIQUE

SOMMAIRE

1.	PROLOGUE ARCHITECTURAL	page 1
2.	INTERROGATION ECRITE : Histoire du petit Christian	page 3
3.	QUESTIONS : Quid ?	page 38
4.	FAUSSE DEBILITE : Le mythe de l'étiquette Bain de mères Bibliographie	page 41 page 42 page 48 page 52
5.	EPILOGUE PUBLIC (réservé aux grands)	page 56
6.	CONCLUSIONS	page 58

°
° °

LISTE DES ILLUSTRATIONS

PLANCHES EN COULEURS

Planche I	:	Le paradis	page 9 bis
Planche II	:	L'enfer	page 10 bis
Planche III	:	L'enfer (I)	page 12 bis
Planche IV	:	L'enfer (II)	page 13 bis
Planche V	:	L'enfer (III)	page 13 ter
Planche VI	:	La guerre	page 15 bis
Planche VII	:	Les fusées	page 15 ter
Planche VIII	:	Le bateau noir	page 16 bis
Planche IX	:	Le phare	page 16 ter
Planche X	:	L'avion noir	page 17 bis
Planche XI	:	Le pont fleuri	page 18 bis
Planche XII	:	L'enfer	page 19 bis
Planche XIII	:	Le chateau fort la nuit	page 20 bis
Planche XIV	:	L'intérieur de la maison	page 20 ter
Planche XV	:	Ma maison sous la neige	page 24 bis
Planche XVI	:	Les Chinois se baignent	page 25 bis
Planche XVII	:	Scène interplanétaire	page 26 bis
Planche XVIII	:	Mosaïque	page 26 ter
Planche XIX	:	Ma maison au printemps	page 27 bis
Planche XX	:	Ma maison en été	page 29 bis
Planche XXI	:	Gulliver au pays de Lilliput	page 30 bis
Planche XXII	:	L'île merveilleuse	page 31 bis
Planche XXIV	:	Bouquet	page 36 bis

PLANCHES MONOCHROMES

Planche XXIII	:	Poteries	page 33 bis
Planche XXV	:	Baigneuses	page 51 bis

L'oeuvre n'est pas une série de réponses, elle est une série de questions, elle n'est pas des explications, elle est des demandes d'explications, des demandes d'éclaircissement... C'est bien cela une oeuvre : une série d'interrogations et puisqu'il y a construction on peut la considérer comme une architecture d'interrogations. Au bout du compte, il n'y a pas de réponse à donner. En tout cas il n'y a pas de réponse définitive. Ainsi ce n'est pas la réponse qui éclaire, c'est la question.

Eugène IONESCO

INTERROGATION ECRITE

HISTOIRE DU PETIT CHRISTIAN

C'est un bonhomme haut d'un mètre vingt sept que tire par la main une petite femme hirsute et desséchée comme une feuille d'automne.

Il pleut sur Nevers ce 27 septembre 1954.

" Il ne manquait plus que ça, marmonne la femme ; ils n'auraient pas pu le laisser tranquille ce gamin ! ".

La femme marche rapidement sur le trottoir humide et le gamin trotte en trébuchant au bout de son bras. A chaque instant elle lève la tête vers les numéros de la Rue de la Banque. Soudain elle l'entraîne dans l'ombre d'une porte cochère.

.....
- Monsieur, voici le Terman (1) du petit Dumont.

- 65 ... Oui.

Georges LECOMTE se lève. Sa haute stature toise un instant tout ce qui se meut dans le petit bureau sombre, c'est-à-dire les deux yeux de Madame LILLO, l'assistante sociale. Alors le visage interrogateur du médecin des hôpitaux psychiatriques s'éclaire d'une bienveillance déconcertante.

Il connaît bien le cas de la famille DUMONT. Depuis six mois, à chaque consultation au dispensaire d'hygiène mentale, Madame LILLO "ajoute un petit mot" à l'enquête sociale parce qu'elle a le sentiment qu' "il faut faire quelque chose".

En un instant, Monsieur LECOMTE pense à tout ce qu'elle lui a déjà dit :

" le père boit et les bat... Il a été mis à la porte de son travail... Il était ajusteur à Nevers... Il a été interné l'an dernier pour exhibitionnisme et attentat aux mœurs... Il fait du spiritisme... Il a été énurétique jusqu'à vingt ans".

Le psychiatre essaie de se représenter une grande pièce sombre encombrée de lits, de vaisselle et de pantalons sales. Près de la cheminée immense où l'on devine encore la porte du four à pain, il y a une grande table de bois ciré. Devant elle, à califourchon sur un banc, un gros homme rouge et ventru vitupère son fils ignare et

(1) - Test d'efficiencce mentale de Terman-Merril.

qui ne fera jamais rien. Christian est absent : mais qu'importe, il lui fait la morale à longues tirades. De temps à autre, estimant qu'il a bien parlé, il s'octroie un verre de rouge, médite un instant en essuyant ses moustaches du revers de la main et entame la lecture solennelle de son dernier cours par correspondance de Magie noire.

Pourquoi boit-il ? Voudrait-il oublier ? Oublier quoi au juste ? Oh ! seulement oublier ; oublier la Nausée : " Et moi - veule, alangui, obscène, digérant, ballotant de mornes pensées - moi aussi j'étais de trop (1).



.....

Entrez. Asseyez-vous, je vous prie !

Bavarde, pressée, la mère dévide les boniments qu'elle a préparés en chemin :

" A deux mois, j'ai dû m'arrêter de l'allaiter pendant une semaine, le docteur craignait que j'aie la diphtérie. Et pendant ces huit jours, il n'a rien voulu prendre..."

" A deux ans, il m'a fait une grosse température à quarante pendant quinze jours. Le docteur a dit que ça devait être une paratyphoïde. D'ailleurs, il lui a fait des piqûres de pénicilline (2), la fièvre est tombée de suite mais il est resté très fatigué longtemps et puis tout somnolent. Et vous ne me retirerez pas de l'idée que c'est depuis ce temps-là qu'il ne profite plus et n'arrive pas à apprendre "

Le psychiatre écoute la mère en jetant des regards de connivence à Christian. Deux yeux hypertélorés, allongés et mi-clos le fixent. Deux lèvres déjà charnues lui font une bouche large chapeautée par de profonds sillons naso-géniens. Le visage ovale, un peu joufflu, inerte, est celui d'un enfant amorphe et renfermé.

Pourquoi en classe n'est-il jamais parvenu à apprendre les lettres et les chiffres ; voilà la question ! Restant volontiers seul, des heures entières, sans parler ni rien faire, Christian ne joue jamais et ses seules phrases adressées à la maîtresse sont des plaintes contre des camarades qui le taquent et le battent.

- Nous allons bavarder entre hommes, maintenant ; je vais vous demander de nous laisser cinq minutes, Madame.

... Dis-moi, mon grand, quel âge as-tu ?

- J'sais pas... à peu près six ans.

... Jacques (9 ans) va en classe avec toi ?

- Oui, des fois.

... Et des fois vous restez à la maison ?

(1) - Jean-Paul SARTRE.

(2) - !!!

- Oui, c'est maman qui veut qu'on reste. Elle dit qu'on n'a pas besoin d'aller aussi souvent.

... Qu'est-ce que tu fais quand tu es à la maison ?

- J'aide maman à faire le ménage ... je la console quand elle pleure...

Elle en a fait deux filles de ses garçons, pense le médecin : la classe n'a pas d'importance du moment qu'ils aident à la maison.

... Qui est-ce qu'il y a d'autre à la maison ?

- Mimi (5 ans) et Maryse (2 ans 1/2).

◇

Le soleil est revenu, et avec lui les dernières grandes chaleurs de l'été.

Nous sommes à l'Hôpital Psychiatrique de LA CHARITE-SUR-LOIRE.

La secrétaire frappe à la porte du bureau du Médecin-Chef, et entre sans attendre la réponse :

- Madame LILLO vient de téléphoner, elle n'a pas trouvé dans le dossier le certificat d'admission du petit DUMONT que vous avez vu la semaine dernière à NEVERS.

... J'ai oublié de le faire. Donnez-moi une feuille de dispensaire.

Georges LECOMTE médite un instant, se lève et retire sa veste. A travers la fenêtre ouverte on aperçoit les toits luisants de LA CHARITE. La Loire, en contrebas, n'est même plus ridée. Il se rassied et trace d'une écriture microscopique : "L'état de santé de la petite DUMONT Christiane (1) née le 22 septembre 1947, demeurant à POUQUES-les-EAUX, nécessite son admission dans un Institut Médico-pédagogique - Arriération mentale modérée (Q1 = 65) - Sans troubles caractériels".

Une grosse goutte de sueur tombe sur la feuille.

◇

Plus d'un an après, le 28 octobre 1955, une place se libère à l'Institut Médico-pédagogique Edouard-Seguin. Il faudra attendre le 3 décembre pour que son père l'y amène. En sortant, il tend la main à son fils :

- Salut, mon petit père !

(1) Lapsus authentique : il s'agit bien de Christian.

D'emblée, Christian semble très à son aise "comme s'il avait toujours vécu dans un centre". Avec la monitrice il est turbulent et indiscipliné. Mauvais joueur, il se dispute souvent avec ses camarades ; CIOTTA, le nez en sang, est le premier à venir s'en plaindre aux éducateurs.

Les remontrances et les punitions n'ont que l'effet de lui faire faire pipi au lit la nuit suivante.

A l'école, Christian est dans la classe de Madame PICQ (le 1er niveau) ; il y est sage, tellement sage qu'il se fait oublier pendant trois ans.

◇

Le premier contact avec la peinture a lieu en décembre 1955, en classe. C'est un échec : Christian peint des arceaux verts, rouges et bleus sur son cahier à deux lignes, mais rien ne transpirera de sa personnalité, et pour cause : sa maîtresse a pris soin de tirer deux gros traits rouges en dehors desquels il ne faudra pas sortir. Avec ses lunettes sur le bout du nez, son visage austère resserre la porte étroite. Christian s'en épanchera plus tard, illustrant dans l'enfer de son premier dessin libre ces vers de Rimbaud :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, V oyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes,
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui tourbillonnent autour des puanteurs cruelles.

Malgré l'exaltation naissante, cette peinture trop contraignante lui fait peur, et dès lors, comment ne pas penser qu'elle l'ait plongé un peu plus avant dans le désert existentiel (1) qu'il allait traverser.

Comment s'étonner que rien n'existe en dehors de lui. Un jour, une dame qu'il ne connaît pas lui pose "tout un tas" de questions (2) :

- Bonjour, petit, comment t'appelles-tu ?
- Que représente cette gravure ?

Mais pourquoi toutes ces questions ? Il a entendu les autres dire "pour savoir si on est capable d'apprendre en classe ".

- Et celle-ci, qu'est-ce qu'elle représente ? (prisonnier)

Non, vraiment, il ne voit pas très bien à quoi ça sert pour apprendre à faire des cerises sur son cahier !

- Ça, c'est un monsieur qui est sur un lit et qui se regarde dans la glace.

(1) - i - e de vie et non pris dans le sens du mouvement philosophique Heideggerien.

(2) - Test de BINET-SIMON.

Décidément la classe n'a pas beaucoup d'attraits ; il faut copier :
 " Bonjour Suzon " ; mais ce n'est pas possible, il ne connaît pas de
 Suzon. "Comment peut-on dire bonjour à quelqu'un qu'on ne connaît pas".

.....
 Trois ans plus tard, enchaîné dans la même classe, il copie
 toujours ; les lettres sont les mêmes : toujours aussi informes, quittant
 la ligne ; tant mieux, c'est son seul moyen d'évasion, les textes sont un
 tel non sens : tuons le coq, il ne dira plus cocorico !

A chaque rentrée, Christian met un peu moins d'empressement
 à revenir ; et ses parents, voyant qu'il ne fait aucun progrès dans
 l'Institut dit spécialisé, ne l'y poussent guère.

Et quel n'est pas leur ébahissement de recevoir, en septembre
 1958, ce terrible exutoire à l'insatisfaction du médecin :

" Madame,

Je veux bien que vous preniez votre petit Christian à partir du
 15 septembre, mais je vous signale que les classes recommencent le
 1er octobre. Vous avez l'habitude de nous ramener votre fils une à deux
 semaines après la rentrée scolaire ; il ne m'est pas possible d'admettre
 cela et si vous ne désirez pas que votre fils suive une scolarité normale,
 je me verrai dans l'obligation de refuser son retour au Centre... "

Les parents ainsi semoncés sont très surpris, mais ils se
 posent une grave question : "Est-ce que le gosse ferait sans qu'on le
 sache quelque chose d'important ?".

.....
 Tout aurait pu demeurer comme par le passé, la classe serait
 restée une insupportable prison à copier, les éducateurs des grandes
 personnes incompréhensibles, ses camarades des étrangers, si n'était
 survenu à la fin de cette année 1958 l'Evènement qui allait bouleverser
 toute sa vie.

C'est un homme de 42 ans. L'œil créatif et
 le cheveu rare lui confèrent une bonhomie que
 ne dément pas son langage. Il s'exprime avec
 la douceur maternelle des êtres mystérieux qui
 ont le temps. Artisan heureux, on peut le voir
 pétrir des heures, avec ses longs doigts d'artiste,
 l'argile grise qu'il aime tant. Il y a dans la
 recherche de sa mise toujours sobre la finesse
 de ces aristocrates campagnards qui vivent bien.

Tel est Anatole Charles, éducateur en
 chef de l'Institut, homme affable s'il en est,
 l'humeur toujours égale, et d'une intelligence
 qui a le rare mérite de ne contraindre personne.

Une animation intense semble régner dans la classe ce 13 octobre 1958. Madame PICQ distribue de petites feuilles de papier à dessin.

- Vous allez dessiner votre famille !

Christian n'en croit pas ses oreilles.

Pour la première fois, la prison ouvre sa porte vers l'extérieur ; et c'est Madame PICQ qui a réussi cela. Oh ! comme il l'embrasserait, s'il osait. Alors pour la remercier très fort, la joue touchant presque l'épaule, la langue entre les lèvres, Christian s'applique.

Les personnages ont un corps triangulaire prolongé par un cou immense qui supporte une tête toute ronde. Tous ont une auréole de cheveux frisés et de grandes oreilles décollées. Les membres sont à double contour, les pieds carrés tournés vers la droite ; les mains sont de vraies petites marguerites.

Quand il a fini, il inscrit son nom dans un coin de la feuille, comme on le lui demande : "DUMONT Christina".

- Tu t'es trompé, lui dit la maîtresse.

- Ah... Bon !

- Dis-moi, qui est-ce là ?

- Mon frère Michel et à côté Mimi, un petit frère (en réalité le même).

Plus loin, toujours de gauche à droite et par tailles croissantes, il a représenté Daniel (né en 1957) et puis Maryse, sa petite sœur chérie, très grande avec une jolie robe transparente, des petites manches "ballon" et des boucles d'oreille. En dessous, un petit bonhomme, les pieds rabattus de chaque côté de ses jambes dessinées par un seul trait :

- Daniel ... Non, je me suis trompé. C'est Moi !

- Tu as dessiné toute la famille ?

Silence - puis :

- J'ai OUBLIE papa et maman. (1)

(1) - Tous avaient bien compris que Madame PICQ leur demandait de "faire entrer" leurs parents en classe. Christian, lui, ne pouvait tout de même pas présenter son "poivrot", voyons !.

Dans les couloirs, les cours et les salles de classe, des bruits se propagent avec mystère.

On aurait aménagé le grenier au-dessus de l'atelier de raphia.

"Il paraît qu'on peut peindre sur les murs... Il y a des tas de pots de peinture de toutes les couleurs, avec un gros pinceau pour chaque couleur..."

Et puis un jour d'octobre 1958, tandis qu'ils jouent au ballon, Monsieur CHARLES vient chercher les garçons pour leur 'montrer le nouvel atelier de peinture".

Le cœur battant, ils le suivent dans le petit escalier de bois. Et la porte s'ouvre.

C'est une grande pièce au plafond bas et blanc, éclairée par de larges baies vitrées. Les murs sont tapissés d'immenses feuilles de papier d'emballage, et par terre, il y a un énorme serpent multicolore.

Christian n'en croit pas ses yeux : quatorze couleurs retentissent sur le clavier de la table palette sans même qu'on ait besoin de les toucher.

Anatole CHARLES choisit une feuille à sa hauteur, et, allant des pots au papier, il trace des arabesques merveilleuses.

"Silences traversés des Mondes et des Anges (1)".

"C'est peut-être le ciel", dit-il. Vous allez retourner dans votre classe, et vous essaieriez de peindre"tout ce qui vous est agréable, ce que vous aimez le mieux!"

Le lendemain, c'est à plat sur sa table que Christian peint, absolument seul, les petites fleurs délicieuses du PARADIS (planche I).

"ce qui vous fait plaisir", lui avait-on dit. Cette extraordinaire permission de "faire ce qu'on veut" dans la classe surprend tellement Christian qu'il juxtapose, en une énumération désordonnée, à laquelle il semble étranger, des éléments bien plus destinés à NOUS faire plaisir.

Le Paradis, qu'est-ce que c'est ? Sans doute ni la lumière de la bougie dans le chandelier, ni les tables de la Loi (à respecter pour aller au ciel), ni le bassin avec son canard, ni les oiseaux dans le ciel, ni les fleurs dans leur massif.

Peindre le Paradis !

Comment ne pas concevoir la demande comme une ironie,

telle qu'elle amusait le roi de Victor Hugo : "Rayon du Paradis tombé dans mon enfer !". Aussi Christian, que son milieu ne rend pas heureux, fait une réponse ironique à la manière de ses onze ans : il refuse de s'engager, et offre au spectateur des petites douceurs orales aussi anodines que banales.

Le soleil est là, mais c'est bien plus pour nous faire plaisir (il est à droite et il rit) que pour nous éclairer sa personnalité.

Pourtant, dès ce premier abord la quête est riche et Messieurs CHARLES et HARRAULT (éducateur chargé du dessin) ne sont pas déçus. Par rapport au pauvre dessin de la famille fait quelques jours plus tôt, il existe une énorme différence de niveau.

Bien sûr, il n'y a pas de perspectives, il n'y a pas de proportions, mais les pétales sont tellement jolis ! Epanouies au mieux, les fleurs sont vues du dessus et les fruits découverts dans une tranche de coupe.

Pour Christian, il n'y a pas d'incohérence puisque chaque objet est regardé à un moment différent : vision en fuseaux successifs.

- je te parie, dit Pierre HARRAULT, que ce gosse est dyslexique.



.....
Quelques jours plus tard, abandonnant sans regret leurs dessous de plat en raphia, les garçons du groupe de Monsieur HARRAULT sautent de joie à l'idée de refaire de la peinture.

Cette fois-ci, le thème est entièrement libre. Tous peindront des fleurs, des arbres, un bonhomme, une maison ; tous, sauf Christian.

Les lunettes de Madame PICQ, les anses des paniers de raphia et les O du cahier se ressemblent trop. C'est à cela qu'il pense sans cesse ; alors pourquoi mentir aujourd'hui.

Christian peint sa classe. La classe c'est l'ENFER (Planche 2).

Une torche suspendue à l'entrée de l'abîme éclaire le panonceau des deux tibias rouges : "attention, danger de Mort, groupe scolaire".

L'exagération du morcellement juxtapositif, si elle participe encore de la vision en fuseau, évoque à l'évidence les cloisonnements et la claustration du système scolaire.

Tout est là : la presse à emmagasiner le savoir ("rentrez-vous bien ça dans la tête"), les opérations ("7, 1000, 20, 50"), les punitions ("tu iras au cachot").

Christian se consume à ces supplices comme le petit bébé emmaillotté qui brûle. Nostalgie perdue.

Et l'oiseau qui pourrait se sauver voit son vol entravé par les vapeurs brûlantes du feu. Espoir évanoui.



Nous avons été chassés du Paradis,
mais le Paradis n'a pas été détruit pour cela.

Franz Kafka



Alors c'est ça l'enfer. Je n'aurais jamais cru... Vous vous rappelez : le soufre, le bûcher, le gril... Ah ! quelle plaisanterie. Pas besoin de gril, l'enfer c'est les autres.

Jean-Paul Sartre

Et puis, ce furent les violences de l'hiver avec la neige à mettre en boule et la glace des flaques à casser à coups de talon. Par goût, Christian s'en écarte ; d'ailleurs, on vient de le vacciner du B.C.G. et il se sent mal fichu, "calme et indolent" comme disent ses éducateurs.

En classe, malgré les doigts gourds pour tenir le porte-plume, il additionne correctement 5 billes et 2 billes. La victoire s'inscrit en rouge dans la marge ; c'est son premier "très bien".

Quand le 4 février, Madame PICQ lui posera la cinquième question (1) du test BINET-SIMON, il répondra sans hésitation : "un monsieur qui est debout sur un lit ; il y a deux tables et une chaise ; il regarde contre un carreau ; ça doit être une prison".

Tables, chaise, contrainte, comme il connaît bien tout cela, maintenant ! Trop bien d'ailleurs pour que le test BINET-SIMON, presque uniquement verbal et mettant fortement en jeu les acquisitions scolaires permette de noter une augmentation du quotient intellectuel par rapport à 1954.



.....
Le souvenir du clavier de couleur le hante trop. Christian ne met aucun cœur à faire du raphia, et Monsieur PAGES, l'éducateur de cet atelier, est obligé de défaire dix fois les brins mal entrecroisés.

Profitant d'un moment d'inattention, Christian s'éclipse sans bruit.

Monsieur CHARLES le trouvera, dans l'après-midi, immobile, en contemplation devant la silhouette d'un personnage vu de dos, le pinceau du brun foncé à la main.

Du regard qu'ils ont échangé est né l'extraordinaire consentement qui a enfin permis à l'enfant de s'exprimer. Bienheureuse approbation d'un instant !

Christian a la permission de revenir, et il sent que cet accord n'est pas une manière de débarras mais la compréhension d'un profond besoin.

Le lendemain il commence par se créer un coin à lui, à une extrémité du panneau, loin de la lumière vive, dans la pénombre de sa personnalité.

Ici, pas de crayons, pas de lignes qui enferment comme en classe !

Ici, on est libre ; jamais une mère ne s'écriera "Mon Dieu que tu es sale" ; jamais on ne lui reprochera quoi que ce soit ; jamais on ne le comparera ; jamais on ne "lui apprendra à dessiner".

(1) - "Et celle-ci, qu'est-ce qu'elle représente ?" (prisonnier).

Ici l'espace n'a pas de réserve. Christian le comprend tellement bien qu'il choisit de se placer d'emblée dans La Réserve, son univers intime :

L'ENFER (Planche 3)

Cette fois-ci, c'est en lui-même qu'il trouve ce qu'il exprime ; et livrer, en sachant qu'elle lui appartient, l'image de son monde particulier ce sera le revivre très intensément en une métempsychose libératrice.

De longues heures durant il juxtapose par grandes taches la gouache qui ne trahit pas en séchant. Ainsi Christian va lentement, jour après jour, montrer, avec le doigt infiniment doux du pinceau, les couleurs de sa vie, toute bordée du noir de la peur.

Voici ma vie !

Au maître du logis tout honneur, Christian commence par le diable, habillé du rouge ambivalent (1) de la puissance et de la destruction ; ses boutons svastikés tournent sur eux-mêmes comme des crochets prêts à vous crever les yeux.

Pour être moins sadique que dans l'enfer de la classe, l'oralité n'en est pas moins agressive ; elle va jusqu'à sortir de la bouche du diable ; mais les dents de l'enfer sont si blanches qu'il n'est pas terrifiant, et les flammes ondoyantes presque jolies à voir et mêlées de fumée, suggèrent à peine plus l'horreur de la douleur-punition qu'elles évoquent secrètement l'intimité paisible du coin du feu.

Près du diable, l'apprenti-sorcier, tel Oedipe s'appuyant sur sa béquille criminelle, veille ; il guette une inattention du maître pour le projeter dans le four à rôtir les écoliers (prisonniers dans leurs rangées de tables) et prendre ainsi son pouvoir paternel. Toute la zone du conflit est là, remarquablement limitée dans un rectangle vert : la couleur de l'angoisse inexprimable.

A côté de son dessin encore inachevé, Christian fait placer deux grandes feuilles de papier identique.

S'il veut composer un triptyque, c'est que "quelque chose" en lui est arrêté au contenu de "l'enfer" et que ce quelque chose est de taille à mériter une triple feuille. Il ne pourra rien représenter d'autre tant que le problème, en lui, ne sera pas résolu. Il serait absolument inutile de détourner son esprit vers d'autres sujets ; il faut qu'il se libère d'abord.

C'est parce que ses éducateurs avaient découvert, depuis son deuxième dessin, la nécessité d'une libération, que la création picturale de Christian DUMONT fut thérapeutique.

(1) - "La signification des couleurs est toujours bipolaire" (P. Mohr-1940).



... Il se pencha, fasciné sur ce trou, et, à force de fixer le noir, il distingua des apparences ; dans un jour d'éclipse, dans un air raréfié, il apercevait au fond de soi le panorama de son âme, un crépuscule désert aux horizons rapprochés de nuit, et c'était, sous cette lumière louche, quelque chose comme une lande rasée, comme un marécage comblé de gravats et de cendres...

Joris-Karl Huysmans

Le panneau central (planche 4) apparaît, au premier abord, tout à fait deshumanisé.

Le robot vert semble jeter un regard de dégoût vers l'au-delà des hommes, et, dans le bleu-de-ciel éternel, se dresse la croix douloureuse de la résignation.

Entre le goufre de l'implacable Charybde et la sombre caverne de Scylla flottent la croix et la bannière des disputes parentales. A la gauche passée, de la grotte maçonnée, monte le souvenir d'une tiédeur douce comme le ventre d'une mère ; mais hélas, la porte s'en est définitivement refermée. A la droite d'avenir, on peut entrer dans la caverne, comme un rai de lumière, mais jamais on n'en peut sortir.

Ainsi écartelé, notre apprenti lâche les jurons de phantasmes oraux à thème de dévoration : la pieuvre qui inquiète, l'araignée avalant sa proie dans un coin du cachot, et la petite fiole verte de poison qui permet le secret espoir de se débarrasser du geolier. En somme tout ce qui pourrait lui faire peur si ça existait, lui qui a tellement peur de ce qui "existe". Agressivité défensive.

Christian n'est pas heureux ; son enfance a été châtrée des jouissances de la vie ; il a dû se contenter de la regarder en "voyeur", comme dit LAFORGUE.

Et voilà que, par dessus le marché, on l'a enfermé dans une "pension", rendant presque impossible toute évasion d'un univers grillagé.

C'est cet enfer maçonné (planche 5) qu'il va construire pendant de longues après-midi.

Les yeux mi-clos, Christian se raconte une histoire : il peint, pierre par pierre, avec la méticulosité obsessionnelle d'un magistrat, l'instruction du dernier recours.

Que l'inculpation est grave ! L'apprenti a avoué (en désir) le parricide du diable omnipotent, au corps d'ivrogne, s'adonnant à la magie noire.

Le regard au-delà des murs, prenant cent fois du recul en mordillant son pinceau, l'accusé égaie le tribunal de belles fleurs euphoriques. Et, sous la guillotine dont il est passible, Christian imagine une issue de secours : c'est une petite pierre moussue, verte et brune, dont lui seul a connaissance ; en la faisant pivoter il pourra se sauver, par un souterrain, loin de la prison où l'on enferme les voleurs (volle) ; et dans les sous-sols de l'édifice bien construit, chaque pierre deviendra alors une protection.



N'espérez jamais voir le ciel ; je viens pour vous conduire à
l'autre rive, dans les ténèbres éternelles, dans le feu et dans la glace.

Dante Alighieri



Je saurai le braver jusqu' dans les enfers.

Pierre Corneille

Sous terre, il fait trop noir, Christian rêve de vie au grand jour.

De la Géhenne il faut sortir !

Tel Enée conduit dans les enfers auprès de son père Anchise lui aussi a bu dans les eaux du Léthé, le fleuve d'Oubli.

" Revenir sur ses pas, respirer à nouveau le doux air du ciel, Voilà qui demande un rude labeur en vérité". (1)

Ainsi la Sybille l'avait prévenu ; mais le combattant de Troie est plein de courage car il vient d'apprendre l'art de vaincre dans LA GUERRE (planche 6).

L'agressivité de Christian peut désormais sortir de terre ; elle s'extériorise dans l'ébauche d'un grand phallus blanc : Phénix qui renaît de ses cendres pour un envol fabuleux.

Le spectacle est trop beau pour être vrai, trop lointain. De même que la Guerre s'achèvera dans le combat singulier de Turnus avec Enée, de même redescendons sur terre dans une simple caisse suspendue à un parachute. Car la guerre est à deux pas, à la frontière des jardins, là, sous nos yeux, dans leurs petits carrés de légumes.

Que cette extériorisation est épanouissante !

L'enfant trop sage, au visage impassible, qu'il était demeuré pendant trois ans, après l'aisance soulageante de son arrivée, se mêle maintenant aux jeux de ses camarades, parle plus volontiers et sourit.

Bien sûr, il est encore indolent, et sa tenue laisse à désirer, mais ses éducateurs notent :

" La peinture libre a permis un épanouissement certain de son caractère. En progrès. "

◇

Cette remarque, faite quelques jours avant l'apparition de son premier soleil prend toute sa valeur.

L'Astre timide émerge à fleur de terre comme des paroles fusantes (planche 7).

(1) - VIRGILE.

Le temps des pensées vous appartient désormais, et quelle assurance contre l'angoisse d'être sans cesse lu en dedans par des yeux espions.

Voici que peut maintenant préhéminer, à une description irréversible, la vision sur le monde :

" Le soleil vient d'illuminer, là-bas, la frange extrême du premier Orient. Une fois de plus, sous la nappe mouvante de ses feux, la surface vivante de la Terre s'éveille, frémit, et recommence son effrayant labeur ". (1)

Christian contemple la réalisation dressée vers le ciel. Rien ne peut plus aujourd'hui l'empêcher de changer de milieu ambiant : la tour de lancement ressemble bien mal à une prison et un peu d'énergie suffira à rompre le cordon terrestre ; tout au plus devra-t-il écarter les gêneurs !

(1) - Pierre TEILHARD de CHARDIN



La guerre c'est la guerre allez qu'on la nomme ou non de ce nom

La guerre mais la vie a-t-elle été rien d'autre que la guerre ?

Louis Aragon



Tous souffrent, songea-t-il, et chacun souffre parce qu'il pense.
Tout au fond, l'esprit ne pense l'homme que dans l'éternel, et la
conscience de la vie ne peut être qu'angoisse.

André Malraux

Et si leurs yeux moralisateurs et punitifs l'entravent trop,
Christian partira crier :

" Que le soleil est beau quand tout frais il se lève,
Comme une explosion lançant son bonjour ". (1)

◇

En classe, Christian partage son temps entre la rêverie, qui l'empêche encore de savoir les jours de la semaine, et de bien curieuses questions : quelle est la distance de la lune, sa taille par rapport à la terre et la température du soleil ?

Nul doute que c'est à de grandes vacances lointaines que notre bonhomme songe en ce mois de mai 1959.

Le cercle cramoisi de terreur et d'amour éclaire leur évocation (planche 8) d'une symphonie toute nouvelle :

" La tache de sang dépoint à l'horizon de ci,
La goutte de lait point à l'horizon de là ". (2)

Auparavant "La terre était informe et vide et les ténèbres couvraient l'abîme ". (3)

Maintenant le ciel est séparé d'avec la mer et la terre est séparée d'avec le ciel. Le ciel de la terre devient un horizon mauve comme en son deuil s'intègre une veuve. Et cet horizon ne retient pas la lumière du soleil en la transportant alors que le sable, lui, prend la couleur de la lumière.

Dans cette **première** composition **unifiée**, élaborée au grand jour, tout est prêt pour le Vrai Voyage. Le périple sera long et difficile ; mais tout s'unit : les rayons du soleil et les nuages blancs du vent.

La mer ondoyante mène insensiblement vers une terre merveilleuse ce noir bateau encore tout chargé des peurs enfantines.

◇

Tandis que sur les grandes feuilles de papier kraft se poursuit le voyage (planche 9), plus on s'approche du pays rêvé plus la lumière du soleil devient vive.

Le mélange de ce rouge avec le bleu du ciel fait disparaître à tout jamais le bateau noir de Christian ; mais dans la brume de chaleur s'évanouit aussi la Terre Promise.

" Tous les espoirs sont permis à l'homme, même celui de disparaître"(4). Et voilà qu'une angoisse "folle vole sur la mer".

(1) - Charles BAUDELAIRE

(2) - Saint-POL-ROUX

(3) - Livre de la Genèse

(4) - Jean ROSTAND



Mon beau navire ô ma mémoire
Avons-nous assez navigué
Dans une onde mauvaise à boire
Avons-nous assez divagué
De la belle aube au triste soir.

Guillaume Apollinaire



Je ne sais pourquoi
Mon esprit amer
D'une aile inquiète et folle vole sur la mer.

Paul Verlaine

La course lointaine entreprise au péril de sa vie n'aboutirait-elle qu'à une chimère ? L'Ile enchantée ne serait-elle que le mirage impossible d'un bouquet de palmiers baigné dans la lumière du soleil, puisque son horizon est maintenant rouge ?

Mais "quelle que soit la profondeur de son désespoir, le seul fait d'être homme implique que la vie a un sens ". (1)

L'infériorité de l'angoisse fait réagir Christian vers la supériorisation. Alors, si rien n'est solide où poser enfin le pied, il érige sa matière même, rivalisant de lumière avec le soleil et devenue utilisable pour une réalisation heureuse :

" Un phare ironique, infernal,
Flambeau des grâces sataniques;
Soulagement et gloire uniques ... " (2)

◇

Les canas aussi sont grands sur les pelouses et les troènes fraîchement taillés ont un air de vacances prochaines. Les pommiers du Japon s'estompent de rose ; le petit forsythia a laissé tomber ses fleurs jaunes au coin des "ouatères" et, si loin que les yeux peuvent regarder, la Loire s'abaisse à découvrir ses sables.

Christian observe : Qu'il est beau ce joli mois de Mai de sa onzième année ! Sur le visage de Madame PICQ on dirait que le printemps a épanoui, pour lui, la douceur d'une mère.

Christian écoute : c'est maintenant d'une colombe que sa maîtresse roule des "r" chantants.

Christian, joyeux, retient désormais presque tout ; les leçons d'observation et de vocabulaire le passionnent ; progressant vite, il saisit la technique de l'assemblage en lecture.

Il devient de plus en plus vivant, de plus en plus sociable :

" Nul n'est une île en soi suffisante.
Tout homme est une parcelle de continent,
une partie du Tout... " (3)

Le monde est désormais accessible (planche 10) ; mais il faut toute la douceur aiguë des contrastes printaniers pour repousser sans crainte les voies noircies des incursions ennemies. C'est au prix des adorables couleurs des montagnes lointaines que l'agression du grand avion est supportable.

" Christian ne sourit qu'en apparence, disent ses éducateurs, mais, par contre, il est maintenant capable de se fixer à une tâche".

(1) - Thomas MERTON

(2) - Charles BAUDELAIRE

(3) - John DONNE



Ce sont de grandes lignes calmes qui s'en vont à des
bleuissements de vignes improbables. La terre en plus d'un point
mûrit les violettes de l'orage ; et ces fumées de sable qui s'élèvent
au lieu des fleuves morts, comme des pans de siècles en voyage.

Saint-John Perse

Ironiquement, ou plutôt parce qu'il sait que sa mère, pour la première fois va venir elle-même le chercher, Christian laisse son dessin inachevé : les deux pans de berges beiges béent sur un grand fond de papier bistre, et le soleil n'est pas encore levé.

Qu'importe, il y a toutes les vacances pour cela ...

◇

Il a fait très beau pendant l'été. Christian revient hâlé, grandi. Bien sûr, il arrive encore en retard au Centre, mais de quelques jours seulement, cette fois-ci. Rayonnant, il répète à qui veut bien l'écouter qu'il sait maintenant "faire de la grande bicyclette".

Qu'a-t-il fait durant ses vacances pour être ainsi épanoui ?

- Je suis allé à la pêche avec papa, dit-il seulement.

Nous n'en saurons pas plus ; mais n'est-ce pas suffisant pour deviner qu'il peut désormais parler de son père sans être obligé de dire : "Il boit et il bat maman".

Christian se précipite vers l'atelier de peinture. Il y retrouve son grand avion noir.

- C'est moi qui ai fait cela ? demande-t-il, indigné ; et il s'en va.

◇

La classe reprend. Christian, attentif et vivant, donne à ses camarades les explications de difficultés qu'il a saisies. La voix de sa maîtresse est plus passionnée que jamais et il dessine pour elle SA famille, désormais complète.

" Lorsqu'il est très occupé à un travail écrit, signale Madame PICQ, il pousse souvent des petits gloussements répétés ".

Voyant qu'il arrive maintenant à un résultat, Christian pousse des cris de plaisir.

Christian retourne à l'atelier de peinture libre. Le noir est trop sombre désormais et les deux pans de collines trop éloignés. Sur une autre feuille, il fait un grand pont jaune (planche 11).

C'est ce dessin qui, dix ans plus tard, lui est revenu le premier à l'esprit, et, particulièrement les fleurs qu'il revoyait immenses, merveilleusement colorées et remplissant tout l'espace de sa feuille.



Je ne sais en quel temps c'était, je confonds toujours l'enfance et l'Eden
Comme je mêle la Mort et la Vie - un pont de douceur les relie.

Léopold Sédar Senghor

Pourquoi tant d'importance ?

" Un pont jeté entre lui et nous ", avaient dit ses éducateurs stupéfaits du tout nouveau "déblocage" de Christian.

Tant d'importance parce qu'il est devenu le lien non seulement possible (ce pont est solide) mais aussi heureux (il est fleuri) entre tant d'univers hier séparés. Mieux encore, il s'agit bien du "pont mystérieux entre l'âme des personnages" (1) de son père triste et de sa mère aimée. Le soleil qui brille, les poissons heureux, les piliers fleuris se marient au papier sans couleur en une symphonie voluptueuse ; et pour parfaire l'union Christian offre à l'avion noir, qui planait depuis des mois sur l'autre feuille, un soleil, un pont et des couleurs de joie.



.....
Un matin, la dame qui lui avait déjà posé "tout un tas de questions" le fait appeler dans son bureau et lui montre des feuilles de carton sur lesquelles on a fait des taches de peinture et d'encre (2).

Christian y voit tant d'animaux dans leur forme globale que Madame DUFLOT en est stupéfaite ; cela n'est pas en faveur d'une débilité, pense-t-elle.

Si l'arbre de la mère ne lui est pas évident, Christian se heurte aux "deux becs crochus" du père agressif et redoutable "comme un chien" dont il va chercher à échapper en s'attachant aux détails.

Les réponses-couleur sont rares : pourquoi exprimer verbalement ce qu'en silence, il peint mieux dans la riche solitude de l'atelier. D'ailleurs, il vient de comprendre qu'un moyen d'être heureux consiste à s'enfermer un peu en soi-même : dissimuler ses émotions, ses états d'âme secrets dans la composition d'un masque.

Pour l'expression fugitive de tels sentiments, une demie feuille suffit à Christian (planche 12).

Le souvenir de la puissance diabolique s'enfouit dans les racines de la croûte terrestre :

" Au commencement, il n'y avait pas le froid et les ténèbres ; il y avait le Feu. Voilà la Vérité ". (3)

C'est dans la brume de ce feu joyeux que flotte maintenant l'esprit de Christian. Et qu'il est doux à notre apprenti de pouvoir se jouer sans crainte de l'autorité contraignante. A sa liberté, il peut

(1) -Eugène DELACROIX

(2) -Planches du Test de Psychodiagnostic de Hermann RORSCHACH.

(3) -Pierre TEILHARD de CHARDIN (La Messe sur le Monde).



Comme je descendais des fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.



Comme je descendais des fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

désormais offrir le masque rassurant du coffre noir avec sa grosse serrure jaune ; et, si quelqu'un l'empêche d'être heureux, il saura mettre dans la parenthèse des cornes du diable le mensonge qui n'entravera plus son épanouissement.

Alors, ni la bombe noire, ni les os des suppliciés pourris dans les profondeurs, ni la maçonnerie du caveau seront "- néant de ma vie - solitude sans bornes - destinée sans issue ".(1)

La petite pierre moussue du souterrain salvateur est trop bien visible !

◇

Dehors, même la nuit mystérieuse et froide n'est plus angoissante (planche 13).

L'ombre bleutée d'un château très fort, estompe de douceur la réminiscence agressive des fantômes anciens :

" le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres ".(2)

La nuit on peut maintenant sortir en toute tranquillité : le hibou n'est qu'un regard paisible et la chauve-souris va s'endormir bientôt au coeur de l'arbre.

Le souterrain jaune est un abri lumineux et paisible, et mieux vaut fuir en rêvant.

C'est alors par la mer que Christian s'échappe en peignant, quelques jours plus tard, de grands palmiers violets au bord d'une plage (gouache 64 x 99 cm non reproduite).

" J'aime la nature comme j'aimerais ma nature si je pouvais la laisser exubérante et ne pas rentrer en moi ".

L'expression est chaleureuse et sensuelle, un peu désordonnée en taches colorées, mais tellement naturelle (le papier nu est sable).

Pressé dans sa course vers l'en dedans de lui-même, à la critique désormais supportable, Christian peut montrer, à la fin du mois d'octobre 1959, SA MAISON (planche 14).

Voici l'unique grande pièce de leur petite demeure des Montots, faubourg de Pougues. "Entrez, je vous prie" avait dit le grand docteur de Nevers.

(1) - François MAURIAC (Thérèse DESQUEYROUX).

(2) - François-René de CHATEAUBRIAND (Voyage en Amérique).

LE CHATEAU FORT LA NUIT



A minuit, quand les hommes enfin dorment,
Sur les prairies, auprès des saules,
Nous cherchons notre espace
Et nous allons et nous chantons
Et nous dansons en rêve.

Wolfgang Goethe

L'INTERIEUR DE LA MAISON



Je cherche quelque chose de plus mystérieux encore.

Alain Fournier

La glace de l'armoire, face à la porte, renvoie l'image de Christian : première représentation timide de lui-même. Du personnage vu de dos et barbouillé en brun sur son prime dessin pour arriver à ce portrait en miroir, il aura fallu passer par l'intangible subterfuge de l'esprit sorcier.

Regardez, ma petite sœur bleue que j'aime. L'ampoule électrique jette en permanence l'illusion de sa gaieté rouge dans la salle trop sombre. Sur la table rabattue, Christian qui "ne sait pas encore compter" (en classe !) a mis le nombre exact de couverts ; regardez :

" Il y a aussi un vieux buffet
Qui sent la cire, la confiture,
La viande, le pain et les poires mûres ". (1)

Dehors, c'est l'automne au vent mauvais.



.....
30 novembre 1959 -

Dans la grande salle de synthèse les yeux des juges regardent Christian s'asseoir sur la chaise trop haute. Il faut éviter de balancer les pieds pour leur répondre ; alors

" Tout suffocant
et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure " (2)

Christian dit qu'il pense à sa famille, le soir avant de s'endormir ; il parle des colères paternelles à l'endroit de sa mère : "moi, je ne peux pas voir ça ; je m'en vais ".

On lui fait raconter ses rêves : Il revoit pêle-mêle un diable qui le met dans un sac et le jette à l'eau, l'atelier d'un grand dessinateur, un adulte capable de travailler, d'aider les voisins...

Pour couronner l'interrogatoire, les juges lui demandent s'il ne s'ennuie pas au Centre :

- Je me plais bien ici.
Quel jour sommes-nous ?
- J'sais pas...
Tu peux t'en aller, mon grand !

(1) - Francis Jammes (La salle à manger)

(2) - Paul Verlaine (Chanson d'automne)

Voilà ! C'est fini. Après m'avoir fait avouer que je ne m'ennuyais pas dans cette prison, ils m'ont demandé la date. A quoi bon la connaître puisque de toutes façons c'est eux qui disposent de mon temps.

La parole est à l'institutrice.

Madame PICQ accuse :

" en lecture, 3 ans de suite, il a fallu recommencer à zéro."

On se regarde un instant, et puis on analyse les cahiers, les notes, les lettres - la symptomatologie est riche, trilogique et complète :

- 1 - Confusion des lettres à assonnances voisines et à similitudes graphiques (b, p, q, d) ;
- 2 - Désordre de syllabes ;
- 3 - Inversions et erreurs dans les phrases.

Tout y est ; Christian ne comprend pas ce qu'il lit "Je ne crois pas qu'il soit inattentif", ajoute Madame PICQ.

Alors la synthèse en chœur chante "dyslexie".

A peine la vocalise tue, l'oeil brillant, Madame PICQ poursuit : "depuis la rentrée de cette année, Christian assemble beaucoup mieux ; ces derniers temps, il n'hésite presque plus, et, quand par malheur une syllabe sort avant une autre, il la rattrape en vitesse... D'ailleurs, dit-elle encore, pour écrire correctement les mots sur son ardoise, il fait depuis peu de gros efforts d'attention.

Le chœur de la synthèse murmure à l'évocation de cette progressive compensation, tandis qu'en rougissant la maîtresse ajoute :

" depuis septembre, Christian m'embrasse."

Et le juge psychiatre, redevenu enfant, pense : "on peut finalement s'entendre avec les adultes et les embrasser puisqu'ils ne sont pas méchants".

Vient le tour des éducateurs.

Christian est d'une docilité extrême avec chaque moniteur, sans cesse préoccupé de lui faire plaisir, inquiet de parfaire la

relation privilégiée qu'il n'a pas encore trouvée, recherchant l'assurance dans son approbation par les adultes et restant très superficiel avec ses camarades.

Tout ce qui est nouveau l'émerveille autant que cela le déconcerte. Ainsi lui faut-il un long temps d'adaptation pour effectuer, très correctement d'ailleurs, les gestes qu'on lui apprend.

Si on lui donne un modèle, il ne le reproduit pas : il l'exécute comme il le voit, c'est-à-dire avec son imagination : Christian recrée.

Le tableau vert se couvre ensuite de chiffres et de signes : QI à 72 au Terman et le prétoire résonne des mots du Rorschach : barrage entre soi et le monde ; adaptation très lente ; identifications faibles (1) ; absence de rapports interpersonnels ; absence de personnages familiaux.

" Je crois bien, dit le Psychiatre, qu'il s'agit d'une fausse débilité avec problèmes névrotiques ".

Le tribunal de l'arriération se sépare sur un non lieu prononcé à l'aide des circonstances atténuantes.

◇

Avec "son manteau de vent, de froidure et de pluie" (2), la neige d'un quatrième hiver recouvre d'oubli les terreurs justifiantes.

Christian est heureux et calme. L'épidémie d'oreillons qui consigne tous les enfants du Centre ne l'affecte pas ; il écrit à ses parents plusieurs lettres qui restent sans réponse.

La complainte lamentable des dictées de la classe demeure éternellement cruelle. Christian s'applique pour écrire : "je le dis : la vie est méchante, mais poursuis toujours ton chemin".

Notre garçon rentrera des vacances de Noël avec une semaine de retard. Il a pour alibi une grippette mais surtout le souvenir ineffable de la douce main maternelle posée sur la chaleur de son front brûlant.

La vie n'est presque plus méchante en classe : sur une petite feuille blanche son père et sa mère se donnent joyeusement la main : "on dirait qu'ils rient". En retrait, agglutinés sous un arbre mal crayonné, toute la fraterie vous regarde. Détail évoquant une singulière souffrance, aucun d'entre eux n'a de bras : "Ils ont les mains derrière le dos".

(1) - "C'est à cause du jugement des AUTRES sur ses parents que ses identifications sont restées faibles", risque la psychologue.

(2) - Charles d'ORLEANS.

Christian retourne à l'atelier de peinture. Il fait une maison jaune et mauve au toit couvert de neige. Dans la cour, on distingue une herse, une charrue et une fourche. Un canard dort sur le tas de fumier.

Le lendemain, sur une feuille identique, avec les mêmes teintes, il peint cette admirable maison sous la neige (planche 15).

Remarquablement structurée, elle évoque par ses tons chauds, bien plus que la paix familiale retrouvée, la présence de sa mère : "la maison se serra sur moi, comme une louve, et par moments je sentais son odeur descendre maternellement jusque dans mon coeur". (1)

Elle aspire, comme une "colossale poitrine", la présence si longtemps convoitée : Glorieuse mortaise étoilée où tout tenon bien né aspire à retourner, glafeul symbolique (2), feuilles vertes et fleurs caressantes "au bord des vasques, au coeur des eaux jaillissantes, nymphes dont l'incarnat se joue à la margelle d'ombre, plus variables que le vent (3)", votre dentelle béante laisse "pleurer de joie" sa rosée tiède et mauve.

Christian jauge du regard cette bouche de "chat" aux dents de "casse-noisette" où l'incarcération redoutable le fascine.

Mieux à sa taille, elle est plus rassurante (4) la petite brèche de droite avec sa musique de Saint John-Perse : "étroite la mesure, étroite la césure".

◇

Résolument engagé sous la bannière de la trop voluptueuse déesse méconnue, Christian gravit d'un pas le célèbre Mont jusqu'aux collinettes et mottes escarpées.

D'un seul jet, il fait deux grandes peintures (gouaches : 50 x 64 cm non reproduites).

Sur un fond de montagnes où sont accrochées quelques plaques blanches, Christian peint un bord de l'eau où fleurissent d'adorables perce-neiges. Le papier est léché, seulement par endroits, à grands traits pastels. Deux arabesques noires, en forme de sourcils, planent dans un ciel sans couleur.

(1) - Henri BOSCO

(2) - dont le terme français nécessite pour se prononcer une admirable contraction réitérée des lèvres figurant le double étage des plis.

(3) - Louis ARAGON - Irène, VIII.

(4) - se rappeler la présence de sa petite soeur (page 18) introduite dans la maison sitôt que la première image faciale s'impose à Christian.



On choisit parmi les rêves ceux qui vous réchauffent le mieux l'âme.

Louis Ferdinand Céline

L'Empire des Incas nous émerveillera autant que lui quand, dix ans après, sous une épaisse couche de poussière, apparaîtront les ruines dorées d'édifices fantastiques. Tout, ici, est à la gloire des sommets : des pics glacés perforant le ciel bleu des Andes aux toits pointus et jaunes du temple du soleil.

◇

Une semaine plus tard, le 23 février 1960, notre garçon termine LES CHINOIS (planche 16).

Une si courte transition explique l'air indien des jolies pagodes de l'horizon. Ce n'est pas cela qui retient notre attention, pas plus que l'exubérance des lignes, des couleurs, et des mouvements, mais bien plutôt une phrase que Christian donne en explication à son dessin (toujours aussi libre d'inspiration) :

" des gens se baignent dans l'eau ".

Même les étrangers ne sont plus aujourd'hui redoutables.

Voilà en effet, élément capital dans cette lente reconstruction de son être, la première et timide représentation de personnages étrangers ; tels Dante et Virgile traversant le Phlégéon de sang brûlant, seul leur buste émerge de l'eau (1).

Les Bateaux, les voiles, les vagues, les mauves sont autant de prétextes lointains à la représentation d'un paysage intérieur dont le VIOME, encore trop chargé de douleurs, engendre une frénésie colorée, absurde et merveilleuse.

Ce refuge de défense apparaît très nettement dans une petite peinture faite immédiatement après et intitulée :

" Normands sortant de leur grotte ".

On y voit l'ébauche de trois grands drakars surmontée d'une voûte de terre : la grotte asile, réminiscence du cachot.

Pour construire son être, Christian a besoin de tant d'éléments que sa curiosité n'a jamais satisfaction. Une visite des coffres à la banque le verra intarissable en questions sur les chèques, les comptes les intérêts et maints autres mots nouveaux, tandis que ses camarades regardent en silence.

Parce que son esprit volette d'objet et connaissance, en classe, Christian est "souvent dans la lune lorsqu'il n'est pas nommé-concerné" : il rêve seulement de vivre ; inventer, créer, n'en sera que le moyen.

(1) A l'image des "violents" de la Divine Comédie, plus ou moins plongés dans le fleuve selon leur degré de culpabilité.



Puis je vis des gens qui hors du fleuve tenaient la tête et encore tout le buste.

Dante Alighieri

Alors, familier de la peinture, il revient à l'atelier rêver avec SES couleurs.

- Qu'est-ce que tu as dessiné là ?

- une scène interplanétaire ... (planche 17). Ça c'est une fusée qui rate la lune et explose dans le soleil... Ça c'est des martiens et des martiennes...

En vérité, plus que d'une scène, c'est d'une véritable cosmogonie dont il s'agit ; synthèse de mondes hétérogènes dont la coexistence heureuse semble désormais possible au petit homme (1).

"Il y a de tout dans le monde"...

Cette fusée qui, une fois lancée, continue seule sa propre course symbolise de possibles relations interpersonnelles dans un univers dont il n'est plus brusquement le centre : "tout d'un coup, c'était là, c'était clair comme le jour : l'existence s'était soudain dévoilée. Elle avait perdu son allure inoffensive de catégorie abstraite : c'était la pâte même des choses..." (2)

Cette pâte, Christian sent qu'il va falloir la pétrir pour ETRE, comme la semence doit être enfouie dans la terre labourée pour que SOIT l'épi.

Il cède encore à la facilité du pouvoir magique des couleurs et, profitant du spectacle de mosaïques dans un atelier voisin, il étale sur papier ce "joli désastre" de pâte de verre (planche 18).

Dans une composition d'ensemble très équilibrée il fait cohabiter le soleil des palmiers, le char viril de la guerre, la colonne des temples ruinés et la maison noire des jeux de construction. Cela vit, transparait et bouge comme un kaléidoscope "orphique" (3).

Du rouge au vert tout le jaune se meurt
Quand chantent les aras dans les forêts natales ...
La fenêtre s'ouvre comme une orange
Le beau fruit de la lumière (4).

(1) - "Toute oeuvre de fiction est un arrangement de l'expérience vécue de l'auteur avec les aspirations profondes de sa personnalité" - Somerset MAUGHAM.

(2) - Jean-Paul SARTRE.

(3) - Dénomination que Guillaume APOLLINAIRE (4) a donné à la technique de son ami le cubiste Georges BRAQUE qui voulait des "phrases colorisées... la couleur agissant cette fois en fonction d'elle-même".



Pour nous, mieux au courant des dimensions et des exigences structurelles du Monde, les forces qui, accourant du dehors ou surgissant du dedans, nous pressent de plus en plus les uns contre les autres, perdent toute apparence d'arbitraire et tout danger d'instabilité.

Pierre Teilhard de Chardin



Cela fait un joli désastre tout ce verre de Venise en morceaux
où la bête échappée hurle à douleur et le sang paraît à ses pattes si bien
qu'il n'y a plus qu'à se laisser emporter par le torrent par le langage
sans autre frein que la souffrance le souffle le coeur défaillant la chute
et les genoux couronnés la sueur tout le long du corps détraqué qu'occupe
un bondissement déréglé dans sa cage d'os.

Louis Aragon

Ne voyons dans cette peinture ni une "dispersion schizoïde qui pourrait bien ressurgir un jour sous la forme d'un épisode psychotique", ni la réaction schizoïde à l'éducation institutionnelle que soulignent de nombreux psychiatres américains, mais plutôt l'affirmation réitérée de la coexistence possible : à l'image de cette grande mosaïque de verre, chaque personne est bien faite de petits morceaux harmonieux : sublime compréhension de la nature hétérogène de l'Individu.

Un matin du mois de Mars 1960, dans le courrier du médecin-Chef, il y a une grande feuille de papier jauni. Penchée vers la droite, une écriture incertaine et noire s'est appliquée à dire :

" Monsieur le Médecin-Directeur,

Après bien des hésitations je me décide à vous demander conseil. C'est au sujet de mon mari et de mes enfants. Si vous ne voyez pas d'inconvénients à une entrevue, répondez-moi en ces termes : "Madame, afin de compléter l'éducation de votre petit Christian, nous aurions besoin de quelques renseignements". Mais surtout, que mon mari ne soupçonne pas que je vous ai écrit... Excusez-moi si je n'ai pas encore écrit à Christian, mais je suis tellement lasse physiquement et moralement que je n'en prends pas le courage... "

Dans le dossier de Christian, agrafée à cette lettre, la réponse terriblement décevante (1) du psychiatre commence par la phrase demandée.

Que se sont-ils dit ? Il n'en subsiste aucune trace nulle part. Sans doute le médecin a-t-il entendu les doléances navrantes d'une femme battue ; sans doute a-t-il insisté sur le besoin d'affection de l'enfant ; peut-être a-t-il déjà suggéré un apprentissage en établissement pour l'an prochain.

Christian rentre encore grandi de ces vacances de Pâques. Il a douze ans et demi et mesure 1 mètre 55. Silencieux, l'oeil petit, le front plissé, il est inutile de lui demander à quoi il pense. Quelques jours plus tard, la réponse s'inscrit d'elle-même sur une grande feuille de papier d'emballage : ma maison au printemps (planche 19)

Vivante dans son essentiel, presque guillerette, Christian esquisse sa maison. Un trait arrondi entoure pour la première fois le feuillage de l'arbre.

(1) - En effet, voyant que "ça réussissait" pour son gosse, la mère s'est dit : "Pourquoi pas moi ?" Et elle attendait bel et bien que le Psychiatre la convoquât avec son mari - Il n'en fut rien.

Dans les champs printaniers la verdure nouvelle
 Et le gazon touffu sur les bords des fossés
 Sentiront palpiter et fuir comme des ailes
 Les ombres de mes mains qui les ont tant pressés (1)

A quoi bon mettre du linge à sécher sur le fil ! En rêver un instant suffit désormais. Le dessin n'est presque plus nécessaire. "Ça ne m'intéresse plus", dit Christian, et il s'en va tout droit, travailleur besogneux, faire le ménage du dortoir ou balayer un couloir.

On ne lui propose pas de revenir à l'atelier de peinture. L'aide du dessin, si précieuse qu'elle fût, est maintenant usée. Ses éducateurs ont admirablement su ne pas l'y fixer.

La terre a paru l'attirer : on propose à Christian de faire un essai au tour.

" Il est curieux, écrit Monsieur HARRAULT, de constater qu'un enfant timoré comme Christian a d'emblée des gestes précis et assurés ".

Deux jours plus tard, il demande lui-même accès à la poterie.

Il écoute avec attention les conseils de l'éducateur et fait un "excellent travail". Ses mouvements sont souples ; le volant est lancé d'un geste large ; la bouche entr'ouverte, il graisse ses mains et non le pot qu'il est en train de monter. Tel apparaît Christian sur un petit film que nous avons retrouvé dans les archives.

Nous savons qu'ensuite il a été constant en progrès, tant en classe où il sait maintenant compter que dans son groupe où il lui arrive de "montrer" à ses camarades moins prompts à saisir.

Et puis, encore impuissant à réaliser dans la matière ce qu'il aimait, Christian est parti en vacances chercher l'absente réponse à la lettre qu'il avait mis tant d'amour à écrire pour la fête des mères.



A la rentrée, Christian se précipite dans l'atelier de peinture, mû par ce besoin irrésistible de représenter - se remémorer dans un conte embelli - en dessin chaque étape importante de sa longue progression.

(1) - Anna de NOAILLES (le cœur innombrable).



Voici le lieu du monde où tout est revenu
Après tant de départs, après tant d'arrivées.
Voici le lieu du monde où tout est pauvre et nu
Après tant de hasards, après tant de corvées.

Charles Péguy

Une colonie de vacances au Château de Mouron (qui va devenir plus tard le cadre de l'Institut Médico-pédagogique) lui fournit l'idée d'un décor merveilleux dans lequel se projette la scène d'un village mexicain (gouache non reproduite - 41 x 64 cm).

Tout y est brun, du marron foncé au beige clair : la vie (sexuelle) y est poussiéreuse, sale et peut-être coupable. Un chien, promène au milieu des barils de poudre, la tache noire de la peur. Sur un fond de nuage blanc, par-dessus le mur d'enceinte, cinq visages noirs de cow-boys le regardent.

Il y a dans ce face à face de la peur l'immédiate et voluptueuse satisfaction de maints désirs instinctuels étranglés.

La rupture définitive du cordon de couleurs est prématurée. Christian retourne à la terre où il fait une collection impressionnante de pots en colombin. Par trois fois, cependant, il reviendra tous les deux jours, chercher l'apaisement nécessaire à sa difficile naissance.

C'est bien beau de partir, mais

" Plus me plait le séjour qu'ont bâti mes aïeux
Que des palais romains le front audacieux" (1)

un murmure l'attire dans la pénombre de SON coin à l'atelier de peinture :

"Viens ! le soleil te parles en paroles sublimes" (2) ;

Pour un dernier souffle d'été, un bout de feuille suffit.

" Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine ;
La terre est assouplie en sa robe de feu" ... (2)

Voilà ! C'est sa maison en été (planche 20).

Académique des inquiétudes pubertaires, elle n'est pas gaie, malgré ses teintes vives, la demeure idéaliste qui n'est plus sa vraie nature. Composé pour la première fois, un bois est fait d'arbres accolés :

" La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,
Dort, là-bas, immobile, en un pesant repos". (2)

(1) - Joachim du BELLAY.

(2) - LECOMTE de LISLE.

Théâtral comme une toile de fond, où la porte est un trou de coulisse, le décor exulte la mort de sa demeure bien-aimée. Le rideau rouge tombe dans un cri d'espérance : ainsi que la fragmentation aboutit à l'unité, ainsi la vie est possible quand tout est mûr.

Christian range, avec méticulosité, les pinceaux de la répétition générale. Le surlendemain, on applaudit à sa véritable nature : GULLIVER au pays de LILLIPUT (planche 21).

En trois traits de peinture noire - il n'a plus besoin de couleurs - Christian esquisse quatre petites maisons parfaitement habitables. Immédiatement réalisable, le thème ancien des bonnes relations parentales assure le mouvement du tableau, tout entier tourné vers une "grande personne".

Excuse timidement réfléchie, Christian le fait gigantesque son premier VRAI personnage en pieds.

Qui est-il ce géant ligoté ?

les éducateurs, stupéfaits de sa récente socialisation virile, crient : son père^x, dont il vient de se débarrasser définitivement.

" Enfin, faisant des efforts pour me mettre en liberté, j'eus le bonheur de rompre les cordons ou fils, et d'arracher les chevilles qui attachaient mon bras droit^x à la terre" (1).

Il s'était agi d'écarter son père, non seulement en tant que rival, mais surtout dans ce qu'il a légué à la nature de son fils : Christian veut se débarrasser des mauvais côtés (hérités) de son père.

Il n'est pas plus interdit de voir, dans ce grand aventurier entravé, le propre personnage de Christian, ligoté par les dernières forces de l'adolescence, qu'il n'est illusoire de l'imaginer enchaîné à la terre, rêvant d'usine, d'atelier, de bureau au grand air (2) :

" Nature ! Que ne suis-je un homme, rien qu'un homme vis-à-vis de toi ! Oh ! ce serait alors la peine de vivre ". (3)

(1) - Jonathan SWIFT (Voyages de GULLIVER).

(2) - conditionné !

(3) - Wolfgang GOETHE.



Dans ma maison tu viendras
Je pense à autre chose mais je ne pense qu'à ça
Et quand tu seras entrée dans ma maison
Tu enlèveras tous tes vêtements
Et tu resteras immobile nue debout avec la bouche rouge
Comme les piments rouges pendus sur le mur blanc
Et puis tu te coucheras et je me coucherai près de toi
Voilà
Dans ma maison qui n'est pas ma maison tu viendras.

Jacques Prévert



Tous les espoirs sont permis à l'homme, même celui de disparaître.

Jean Rostand

Le Bonheur de notre garçon, devenu homme, est-il aussi proche de lui qu'il l'est du héros absurde de Camus qui, prenant conscience de la vanité de ses efforts sans espoir, se rend supérieur à ce qui l'écrase dans une "joie silencieuse". Il est probable qu'à cet instant c'est encore ainsi que Christian conçoit le bonheur.

Par le thème, à demi voilé, de la paternité, Christian accède le surlendemain à la possession vitale jusqu'à la véritable intelligence du monde et de lui-même. La vie retrouvée se donne à lui et :

"Toute la Terre Promise lui apparaît dans une lumière éclatante comme une pucelle neuve,

Toute verte et ruisselante d'eaux comme une femme qui sort du bain ! " (1).

◇

Pour son dernier tableau, le soleil heureux s'incline vers la droite et la mer roule des vagues enivrantes sur l'Ile Merveilleuse (planche 22)).

" On va êt' bien là-bas. Jamais d'embêtements, ni de bagarres. Personne ne fera jamais d'mal à personne, ni ne volera personne. Ça sera ... la belle vie." (2)

Christian contemple la tache jaune qui recouvre anxieusement le corps bronzé de sa feuille étendue sur le mur.

" Sans la crainte des sauvages, j'aurais été, en quelque sorte, content d'y passer le reste de mes jours..." (3)

Il fallait bien que ça se termine par Robinson Crusoë, toujours résumé de la même façon, parce qu'on sait trop bien que cela ne vous arrivera jamais :

VIVE LA LIBERTE

-
- (1) - Paul CLAUDEL (Cinq Grandes Odes).
 - (2) - John STEINBECK (Des souris et des hommes)
 - (3) - Daniel de Foë (Robinson Crusoë)



Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer
Liberté.

Paul Eluard

Ainsi s'achève l'épopée de couleur d'un petit garçon mis "dans un centre" parce qu'il était trop intelligent des alcools paternels et des faiblesses de sa mère rejetante.

Les fascinantes feuilles que nous venons d'épousseter un matin de Janvier 1969, sur les claies où elles dorment depuis 10 ans, nous entraînent à la recherche effrénée de leur auteur.

Un dossier, une photo d'identité, un bout de film sont encouragements à fouiller la petite maison-atelier de Mouron. Ses cageots, remplis de poteries, sont descendus de leurs étagères, et, de la longue procession des estropiés de l'Esprit se détachent quatre santons.

" Une création naissante et sans mémoire.

Tournante et retournante aux courbes d'un même orbe." (1)

◇

Nous sommes au mois de décembre 1960. Christian vient d'avoir la grippe : il est fatigué. Sur un nouveau cahier à deux lignes, notre écolier effacé s'applique à recopier, sans entrain, la date du jour. L'effort nécessaire, quoiqu'aujourd'hui moins grand, lui paraît encore tout à fait inutile.

Cette mauvaise compréhension des signes explique qu'aux lettres de son frère, Jacques, il réponde par un prétexte sans illusion : "je n'ai pas le temps ; j'ai toujours du travail ".

En groupe, Christian est très serviable, mais à tel point triste et anxieux qu'on le choisit encore une fois pour la prochaine synthèse.

- Pourquoi on me fait faire des tests ? demande-t-il à Madame DUFLLOT.

- Pour savoir où tu en est, avant de SORTIR.

Alors, pris de panique, c'est dans la crainte de ce "jour affreux" (2) qu'il répond aux questions posées.

Son quotient intellectuel est de 85 au Binet-Simon. Mais Christian est tellement inhibé, parce qu'il ne se sent pas en état de partir, que ses réponses sont toutes banalisées en retrait ; il leur donne cependant une telle précision formelle que l'amélioration de sa personnalité projetée sur les planches du test de Rorschach est considérable.

On décide de garder Christian.

(1) - Charles PEGUY.

(2) - Jean-Jacques ROUSSEAU.

Les éducateurs, qui avaient parlé de "crise de personnalité", retrouvent vite un enfant rieur, taquin, enjoué :

" Joie, fureur de joie, soleil qui illumine tout ce qui est et sera, joie divine de créer. Il n'y a de joie que de créer."(1)

Ce besoin si fort pousse Christian tout droit à la poterie, puisque le dessin appartient désormais au passé.

Avec une aisance extraordinaire, il roule d'interminables colombins, et puis, tel un cri jeté à notre mémoire incrédule, Christian refait, en un pétrissant raccourci (planche 23), le chemin parcouru sur les feuilles colorisées.

Christian commence par énoncer les données de SON problème :

J'ai été le prisonnier de tous, attentif, immobile et muet. Posé en supplication soumise, son corps tronqué converge vers l'oméga qui transforme la servitude pesante en une enrichissante Attente.

Alors, disciple d'un seul, il regarde sans se lasser son modèle parfait, tout entier préoccupé de lui ressembler tellement qu'il se fondera en lui.

Las d'avoir été dauphin, il accède bientôt à la Royauté d'un personnage vivant. Pour être visible de partout Christian nous montre de tous côtés son monarque spiralé dans une attitude de perception dynamique.

Enfin, Christian modèle avec la glaise une forme selon son désir :

" A ce coup c'est l'os de mes os
et la chair de ma chair !
Celle-ci sera appelée "femme". (2)

Telle est la femme qu'il a voulue. Elle est réelle, vivante et unique ; elle n'a ni la ressemblance de sa mère, ni l'envoûtante irréalité du modèle de Pygmalion. Généreuse et offerte, il la prend sans effort cette femme appétissante couverte de fruits mûrs.

(1) - Romain ROLLAND (Jean-Christophe)

(2) - Livre de la Genèse.

Prisonnier - 8,5 cm



Saint - 7,7 cm



Roi - 11,5 cm



Femme - 6,4 cm

Les QUATRE conditions du Bonheur
par Edgar Poë

1. La vie en plein air
2. Le détachement de toute ambition
3. La création
4. L'amour d'un être.

Voilà, l'histoire du petit Christian est presque terminée. Prisonnier d'un "monde méchant", il s'est délivré sans douleur par une analyse solitaire effectuée avec ses seules mains et l'aide inespérée de SON institutrice et d'un éducateur.

Christian est resté encore un peu plus d'un an à Mouron. On voulait qu'il sache lire "convenablement" avant de "le lâcher".

Il y parvient suffisamment bien pour échanger, en février 1962, une douce correspondance de petits billets avec une dénommée Christiane GOUJON.

◇

Dans son dossier, au bas de la fiche administrative, on peut lire ces deux lignes écrites en rouge : 16 mars 1962 : Sortie définitive ; conduit à Guipy dans la section plâtrier-peintre.

Au Centre Vauban (1), Christian a fait un apprentissage sans histoire. Médiocre en classe, il fut un travailleur moyen, "doué pour la peinture" nous disent les observations, mais peu soucieux de la parfaite verticalité d'un mur.

Qu'importe d'être lundi ou mardi, l'essentiel n'est-il pas que la journée soit bonne ?

Il quitte GUIPY en juin 1965 et nous perdons sa trace jusqu'au 5 février 1969, date à laquelle nous apprenons qu'un certain DUMONT aurait travaillé chez un peintre de la ville.

L'enquête, menée tambour battant, nous conduit à l'adresse de Christian. Une lettre de Monsieur CHARLES le prépare à ma visite.

Je reconnais de loin la petite maison basse avec une porte et deux fenêtres. Sur le côté, il y a un appentis qui sert d'entrée et, dans la cour, une margelle de puits disparaît sous la vigne vierge. Près de la porte une mobylette revient du travail.

On me crie : "Oui !".

C'est une grande pièce sombre encombrée de lits, de vaisselle et de pantalons sales. Près de la cheminée immense, où l'on devine encore la porte du four à pain, il y a une grande table de bois ciré. Devant elle, à califourchon sur un banc, un gros homme rouge et ventru déchiffre à tue-tête une partition de musique.

(1) - Centre éducatif de la "Sauvegarde de l'enfance en Nivernais" situé à GUIPY - Nièvre -.

Lui tournant le dos, une silhouette élancée avec un col blanc dans un blazer bleu refait ces accords à la trompette d'harmonie.

Un clairon et une trompe sont accrochés à la grosse poutre cintrée qui retient au bout d'un til noirci l'unique ampoule électrique. Sur un gros buffet fendu un accordéon déplié dort ; et, par terre, gisent trois tambours. Un métronome méthodiquement insolite hache le temps. Sur la table, il n'y a ni verre, ni bouteille, mais un monceau de livrets, une casquette ornée d'une lyre, un tas de pommes de terre et une flûte à bec.

Bien qu'ils m'attendissent, je crois gêner les musiciens. Alors, j'entends le répertoire d'un concert voilé :

"... Madame DUMONT ? Il n'y en a plus de Madame DUMONT ; ça fait plus de trois ans qu'elle est morte ..."

Cette fanfare de capharnaüm faisait exploser en une tragique dérision les paroles d'une voisine bavarde.

Il ne reste plus aux Montots que lui, l'original, avec ses deux fils aînés : Christian qui "revient du régiment" et Michel qui y part ; les autres enfants sont en apprentissage ou placés.

"Excusez, mais nous n'avons pas encore mangé" (1). Monsieur DUMONT arrête le métronome. "De nous trois, dit-il, l'épluche-légume pointé vers Christian, c'est lui qui a le plus d'oreille" ; et il me fait un brin de causette en équarissant une pomme de terre : "Il n'a jamais pu apprendre deux notes de solfège mais il est capable de reproduire n'importe quel air".

◇

Dans la voiture, tandis que je l'emmenais à Mouron "pour parler de ses dessins", Christian me raconta ce qu'il était devenu : peintre dans une entreprise de Nevers.

Il aime les travaux minutieux et s'est "spécialisé" dans les filets ; "d'ailleurs, ajoute-t-il, je voudrais faire de la décoration".

"Le dimanche on joue !"

Son père dirige la fanfare de La Guerche. "Il fait répétition tous les soirs à la salle municipale mais dès qu'on a un moment à la maison, tous les trois, on s'entraîne."

Je sentais à la chaleur de ses paroles combien le miracle du père-devenu-chef-de-musique-et-qui-ne-boit-plus l'a lié par une reconnaissance bien plus forte que l'admiration et terriblement endettante.

(1) - Il est 16 heures.

Christian a passé deux jours à MOURON, alternant le bavardage, la peinture, les promenades et les tests. Des heures durant, le grand garçon aux traits fins nous a redit son passé avec le ton monocorde du nivernais traînant.

Parfois, lissant sa barbiche caprine, les yeux allongés et mi-clos, il semblait s'abstraire vers l'au-delà des vitres.

Bien sûr, nous avons "mesuré son intelligence", comme on dit. Le quotient est de 96 au Wechsler (1) et les résultats sont homogènes, "suffisants" pour qui connaît les batailles passées.

Bien sûr, il a peint : un bel arbre tout à fait destiné à NOUS satisfaire, c'est-à-dire sans "branche bizarre".

Bien sûr, on lui a fait passer un test de Rorschach. La nécessité incomprise de cet interrogatoire "pour parler de ses dessins" l'a "inhibé", et puis les peaux de bêtes ont été trop nombreuses pour crier la victoire de son affectivité.

◇

A son retour, il eut droit à une poignée de main : "Salut, mon petit père !".

Pendant que l'on m'abreuvait de musique, Christian sortait un petit cadre du fin fond d'une armoire ; il me le tendit :

- Tenez, je vous le donne puisque ça vous intéresse.

C'est un vase de fleurs (planche 24) composé avec du blanc de zinc et de la craie pilée.

Cette dernière et unique peinture, Christian m'avait confessé, le matin même, qu'il l'avait faite juste après l'enterrement de sa mère :

" J'ai voulu, ce matin, te rapporter des roses..." (2)

Il est très vivant ce bouquet ; il est beau, discret, sensible, seulement un peu pâle, comme sa mère.

(1) - Echelle d'Intelligence de Wechsler-Bellevue pour adolescents et adultes.

(2) - Marceline DESBORDES-VALMORE.



Femmes, longs vases entr'ouverts,
Grands enfants chauds.

Paul Morand

En rentrant, je jetais des coups d'œil au petit cadre posé à côté de moi et je ne pouvais m'empêcher de penser que, s'il avait été placé dans un institut médico-pédagogique pour enfants intelligents ou caractériels, Christian aurait sûrement fait des roses blanches.

Alors ce vers de René CHAR me vint en mémoire :

Le fruit est aveugle. C'est l'arbre qui voit.

°
° °

QUID (1)

Ainsi, qu'il soit peinture, sculpture, poésie ou musique, l'art n'a d'autre objet que d'écarter (...) tout ce qui nous masque la réalité, pour nous mettre face à face avec la réalité même.

Henri BERGSON

"L'art n'est sûrement qu'une vision plus directe de la réalité", ajoute le philosophe spiritualiste.

Alors, puisque la production de Christian a été artistique, posons-nous la question :

Quelle est cette réalité ?

Un enfant est mis dans un Institut Médico-Pédagogique pour débiles légers avec l'étiquette : Q.I. à 65.

Pendant trois ans, malgré des méthodes pédagogiques remarquables, malgré une institutrice admirable de dévouement et de compétence, il reste l'enfant muet des premiers jours et ne fait aucun progrès. Et puis, un beau matin, on lui montre des peintures et on lui dit qu'on peut en disposer quand on veut et comme on veut. Les feuilles, d'un vulgaire papier d'emballage, ne sont pas intimidantes et les pots de peinture, disposés sur une table basse, au milieu de la pièce (2), sont très attirants. Tout naturellement, Christian y plonge son doigt - prolongé - d'un - pinceau.

Il peint et c'est très beau.

Dans l'atelier de Mouron, petite maison refuge, Christian est libre, "seul avec lui-même, recueilli devant sa création", libre du sujet, du format, des couleurs et des formes (2).

(1) - Que s'est-il passé ? (N.D.L.R.)

(2) - Selon la technique d'Arno-Stern.

"Parce qu'il ne prévoit pas que dans un petit tableau on pourra déchiffrer son caractère comme dans ses propos ou son écriture, il ose être lui-même, il s'aventure, il s'exprime." (1)

Ses éducateurs pressentent, à l'intensité de ses premiers dessins, que Christian peint ce qu'il vit. L'intérêt qu'ils y ont porté a, sans aucun doute, soutenu cette merveilleuse production artistique. C'est alors pour eux que Christian a dessiné...

Ce qu'il ne savait pas, c'est qu'en leur offrant sa peinture, il leur offrait aussi les problèmes de sa vie et que les leur offrir, c'était s'en débarrasser.

Anatole CHARLES et Pierre HARRAULT, ont eu l'admirable mérite de ne pas étouffer Christian. Ils l'ont seulement accompagné dans sa catharsis solitaire.

Quelle chance qu'ils n'aient que donné... des pinceaux, du papier et des couleurs !

Quelle chance qu'ils l'aient laissé s'exprimer, des heures entières, sans l'interrompre avec les si décevants commentaires des grandes personnes (qui s'extasient habituellement devant un "magnifique chien" qui est en réalité un cheval).

Cette présence thérapeutique a aussi bien valu qu'une thérapeutique tout court : c'est ce que nous devons reconnaître avec modestie au terme de cette très belle histoire.

Cette présence utile simplement parce qu'elle était bonne, Christian en a bénéficié avec le plus grand bonheur : il s'est vite animé, il s'est mis à jouer avec ses camarades et à s'intéresser à la classe.

Sa dyslexie, découverte en Mai 1959 (à l'âge de 11 ans et 9 mois, son niveau en lecture est de 6 ans - 6 mois pour un vocabulaire de 11 ans) s'est corrigée. Il a appris à lire ; et comme il n'avait pas de déficit sensoriel, qu'il n'était ni épileptique, ni caractériel, on conclut que ses seuls troubles étaient mésologiques.

Quand son langage n'a plus eu besoin de la peinture pour s'exprimer, il a cessé de s'écorcher à vif et la paix s'est faite en lui et il s'est mis à peindre des murs. Admirable déconflictualisation.

(1) - Florent Fels - 1926 - Nouvelles littéraires sur l'exposition des Dessins des Enfants.

Christian adulte est maintenant libre et heureux : il a un métier, il fait de la musique et son père va bien.

Qui plus est, on le retrouve aujourd'hui normalement intelligent.

D'un coup, le mythe de l'étiquette tombe. Christian n'était pas débile : il ne comprenait seulement pas ce qu'on voulait qu'il répondît.

Qui l'a guéri de cette dysharmonie ?

Un psychothérapeute ? Point du tout ! Il était impossible, comme il le serait probablement encore, d'en offrir un à Christian.

Est-ce l'établissement qui l'a guéri ? Certes non, puisque faux débile, il fut placé dans un I.M.P. pour débilés. Tout au plus, l'institutionnalité d'un Centre a-t-elle pu l'aider ?

Il n'est pas de notre propos de supputer s'il se fût guéri plus vite dans un I.M.P. pour enfants normalement intelligents, ou à l'aide d'une psychothérapie analytique ou non.

Nous voulons seulement reconnaître que Christian s'est guéri seul au moyen de la peinture libre.

Quand rien n'est possible il reste ce recours, et la merveilleuse histoire de Christian nous montre qu'il a autant de valeur qu'une psychothérapie.

Il serait bien coupable, de ne pas offrir à tout enfant, qu'il semble en avoir besoin ou non, ce moyen d'expression à la fois si simple et si privilégié.

FAUSSE DEBILITE

Trop souvent, sur la foi du quotient intellectuel à un seul test, on catalogue définitivement un enfant et on engage son avenir en le mettant dans une classe de perfectionnement ou en le plaçant dans un Institut Médico-Pédagogique.

Lise MOOR

C'est exactement ce qui est arrivé à Christian. Nous venons de voir, que, paradoxalement, un I.M.P. pour débiles avait été le lieu de son salut parce qu'il s'y était livré, dans des conditions privilégiées à une expression cathartique inespérée.

La proximité de sa maison, l'exceptionnelle cohésion de l'institut et surtout une présence neutre autorisant l'expression artistique idéale ont contribué à faire d'un enfant débile, un homme normal.

Il importait peu pour Christian, dès lors que nous l'avions revu guéri d'analyser le processus de sa maladie. Son attitude, ses peintures, ses réflexions, rigoureusement annotées dans un volumineux dossier, nous ont tout de même permis d'avancer, ici une évidence pathogénique, là un argument étiologique.

Un diagnostic signe l'histoire du petit Christian : celui de la fausse débilité.

... C'est à ce propos que nous voulons maintenant nous arrêter un peu sur le contenu de l'adjectif "faux".

LE MYTHE de L'ETIQUETTE

ou

L'intelligence irréductible à un "quid" mesurable

Personne n'a, jusqu'à présent, été capable de nous dire dans le fond ce qu'est l'intelligence. Ceci est à tel point évident que, pour parler de son manque, le langage populaire fait appel à toute une gent animale composée d'ânes, de dindes, de serins, de bécasses et autres oiseaux quand il ne s'agit ni de cruches, ni de glandes, ni d'orifices naturels.

Tant de visages laissent présumer de bien des difficultés. Et souvent, hélas, le diagnostic de débilité cédera au collage trop facile d'une étiquette sur un pauvre dos biscornu.

Alors, des enfants dont le Q.I. se situe entre 50 et 80, seront, pour des causes autres que l'oligophrénie, taxés de débilité.

Avant d'affirmer une réelle diminution de l'efficienne intellectuelle, dont la sentence est un acte grave, il convient de s'assurer qu'il ne s'agit pas d'une pseudo-débilité.

Que signifie fausse débilité ?

C'est un retard de développement intellectuel dû à des causes extrinsèques à la constitution neuro-psychique et qui a pour caractère fondamental d'être réversible (1), curable et transitoire.

Ce sont le contexte clinique et la dissociation des tests psychologiques qui vont permettre de diagnostiquer les fausses débilités.

I - La dissociation des tests psychologiques -

C'est le plus souvent ainsi qu'est découvert le problème : un enfant présente des troubles du comportement, mais surtout des difficultés scolaires. On le teste ; et on trouve un quotient assez bas, inscrit au milieu de la classification de Cesselin : dans la zone de débilité légère (Q.I. entre 65 et 80) ; parfois, mais plus rarement, en dessous.

(1) - L'épileptofidisme, par son caractère constitutionnel stable et non temporel doit être éliminé de la fausse débilité.

A - On analyse le test et l'on observe des résultats dissociés dont l'un est généralement normal.

1. si les résultats verbaux sont inférieurs aux performances, il faut penser à :

- un retard de langage simple ou secondaire (bilinguisme, aphasie)
- des troubles sensoriels
- une carence affective
- un absentéisme scolaire ou
- un environnement socio-familial déplorable.

2. si les performances sont, par contre, inférieures au quotient verbal, on doit envisager :

- surtout un trouble de la structuration spatiale, très fréquent
- une dyslexie - dysorthographe
- une dyspraxie
- une bradypsychie
- une détérioration mentale ou
- un trouble visuel.

B - On utilise un autre test et l'on obtient des résultats très différents :

C'est le cas avec le test projectif d'affectivité de Rorschach, le plus fréquemment utilisé. Il montre alors des aptitudes intellectuelles supérieures qui autorisent à penser qu'interfèrent de nombreux facteurs affectifs dans l'utilisation optimale des capacités de l'enfant.

En résumé - on voit qu'il ne faut jamais se fier à un seul test pour porter un diagnostic de débilité.

A cet égard, le test, très utilisé, de Binet-Simon, presque uniquement verbal, et mettant fortement en jeu les acquisitions scolaires, fait courir le risque de considérer comme débiles mentaux des enfants qui souffrent de retard ou de difficultés de langage par effet d'une mauvaise scolarisation ou de difficultés d'adaptation.

Le mérite du W.I.S.C. (1), en raison de ses principes d'étalonnage, est de montrer clairement que deux débiles de même âge et de même Q.I. total ne sont pas identiques du point de vue des possibilités intellectuelles. Dans deux épreuves, les déficients intellectuels obtiennent des notes très supérieures à leur moyenne verbale : ce sont la compréhension et les similitudes qui font beaucoup moins appel que les trois autres aux connaissances scolaires et mettent en jeu (surtout la deuxième) une véritable activité intellectuelle : comparaison mentale, réflexion, catégorisation.

(1) - Echelle d'Intelligence pour enfant de Wechsler.

Alfred Binet lui-même, parlant de "son" test disait : "On ne peut comparer cette méthode à une bascule de gare ; il faut l'interpréter en fonction du contexte clinique".

II - Le contexte clinique -

De nombreux facteurs interviennent dans la discussion des résultats psychométriques. Ils sont à ranger dans trois rubriques.

A - Les déficits des voies de communication :

1. sensoriels :

- a) - visuels : non pas tant les grandes amblyopies que les déficits discrets dépistés souvent après un échec scolaire.
- b) - auditifs : les enfants "mal entendants", qui perçoivent certains bruits seulement, sont fréquemment considérés comme peu doués ou paresseux et relégués au fond de la classe, ce qui - on s'en doute - n'arrange rien... Ils sont alors anxieux et coléreux du fait de leur isolement et des difficultés de relations qu'ils éprouvent.

2. Les déficits de la parole : Ils sont majeurs chez l'enfant qui ne pourra "élaborer" les fruits de son apprentissage, et peuvent être oraux ou écrits.

- a) - oraux : ce sont
 - les dysarthries ou troubles de l'articulation motrice par mal position ou mauvais fonctionnement des organes de phonation.
 - les troubles de rythme, d'origine psychomotrice : bredouille-ment et bégaiement. Ce dernier serait, selon Pichon et Madame Borel-Maisonny, une sorte d'absence de verbalisation de la pensée et s'apparenterait ainsi à l'aphasie.
 - l'aphasie peut être d'expression et alors motrice (l'aphasie motrice qui régresse est tout bonnement un retard simple de langage), ou elle peut être de réception, alors vraisemblablement due à une légère surdité sensorielle.
- b) - écrits : représentent la très connue dyslexie-dysorthographe. Ce trouble est une incapacité spécifique de l'apprentissage de la lecture et de l'écriture chez des enfants intelligents, normalement doués sur le plan intellectuel et qui n'ont ni trouble sensoriel ni trouble psychiatrique mais qui sont incapables d'apprendre à lire dans les délais normaux.

Ces enfants sont toujours anxieux, en opposition passive (apathiques, désintéressés) ou active (turbulents, agressifs) ; par surcompensation de leur faiblesse, ils peuvent commettre des petits actes délinquants et aller jusqu'à développer une personnalité psychopathique par détérioration des relations intra-familiales.

Le trouble de l'apprentissage peut être interprété comme un refus de la communication avec autrui, symbole du désir inconscient d'échec des parents.

Sous un jour analytique, on voit le sujet déterminé dès avant sa naissance par le désir des parents et leur position culturelle ; ainsi le rôle précocement intempestif de la mère, responsable d'une mauvaise image corporelle (créant un moi faible et ambigu) favoriserait l'apparition de la dyslexie.

3. Les déficits de la structuration spatiale : ce sont les troubles de la latéralisation : ils engendrent d'importantes difficultés qui font souvent prendre l'enfant pour un débile.

Ces difficultés ne sont bien souvent perçues qu'à l'apprentissage de l'écriture. Ce n'est pas tant le gaucher visant à droite qui sera handicapé que le droitier de la main dont l'oeil directeur est gauche. Ce dernier fera de nombreuses inversions en classe ; il aura vite fait de prendre une attitude scoliotique et son écriture sera affreuse. Grondé, il n'aura plus envie de s'appliquer et, bientôt, d'aller en classe. Plus tard, il sera, dans tous les gestes de l'existence courante, à tel point gêné que si le gaucher n'a vraiment aucun problème affectif, aucun trouble moteur et s'il n'est pas débile on peut tôt le contrarier.

B - Les facteurs endothymiques ou caractériels regroupent :

- l'émotivité : des enfants troublés dans le face à face avec un étranger et dont le comportement pendant l'épreuve devra être soigneusement noté ; de tels enfants donneront à tous les tests verbaux des résultats bien inférieurs à leurs possibilités.
- l'anxiété : des enfants qui ont des peurs nocturnes, n'arrivent pas à s'endormir et appréhendent de ce fait le lever et son départ en classe du lendemain matin.
- l'inhibition : qui prend le visage d'une opposition - le plus souvent passive - faite d'apathie, de désintérêt et de mutisme.

- l'instabilité : à la fois physique (ces enfants ne peuvent pas rester en place) et psychique (il leur est impossible de fixer leur attention).

De tels sujets réussissent certaines épreuves difficiles et paradoxalement ratent des épreuves faciles. Les tests n'en finissent pas, et bien des psychologues qui se lassent d'une telle agitation commettent de grosses erreurs d'appréciation.

D'un point de vue pratique, quand le quotient intellectuel est supérieur au niveau scolaire, il est presque certain que l'enfant est instable.

- les enfants simplement fatigués ou en mauvais état de santé momentané par suite d'un virage de la cuti, de l'incubation d'une maladie infectieuse ou de la fin de l'année scolaire.

C'est parmi ceux-ci qu'il faut ranger les "brain injured children" de Strauss, enfants qui ont souffert d'une agression cérébrale, souvent infectieuse.

- les enfants paranoïaques qui n'admettent pas leur échec et se replient sur eux-mêmes.
- les enfants schizoïdes qui sont un peu bourrus (ours) et passent leurs heures de classe à rêvasser (on n'ose plus dire aujourd'hui qu'ils sont dans la lune).
- les obsessions : fréquentes chez l'enfant, elles révèlent les caractères de vérifications et de comptage réitérés qui entravent l'apprentissage rapide de l'enfant.

L'écopier qui recommence dix fois son devoir parce qu'il a peur de se tromper ou qui répond aux questions avec beaucoup de retard est en réalité un psychastène dont les maîtres auront tôt fait de faire un débile et les parents un paresseux.

- les phobies véritables sont rares chez l'enfant.

C - Les facteurs mésologiques (1) :

Ils sont exogènes et ont sur le développement intellectuel de l'enfant une forte potentialité dynamique négative. Ils coexistent, dans la fausse débilité, en parts absolument égales relatives tant à l'ambiance sociale qu'à l'ambiance familiale.

(1) - i.e. de milieu.

1. Dans l'ambiance sociale entrent les "débités d'origine sub-culturelle" dont parle Lewis et qui sont un produit social de la misère, des taudis et de la privation culturelle.

En font aussi partie les si fréquentes perturbations scolaires (locaux trop étroits, hygiène non suffisante, "super-affolement") avec leur cortège d'éléments frustrants : programmes incohérents, erreurs de rythme d'enseignement, attitudes oratoires des enseignants... Autant de conduites frustrantes qui aboutissent à un phénomène de désadaptation.

2. Dans l'ambiance familiale le rôle de l'éducation familiale est déterminant dans la mesure où il va inhiber le moi extériorisable.

Si les rapports mère-enfants sont de première importance (en raison des fréquentes mères anxieuses et non moindres attitudes de rejet), d'autres facteurs sont en cause :

- des facteurs généraux tels l'adoption, la légitimation, etc...
- des facteurs purement éducatifs tenant à la personnalité des parents, à leur niveau d'instruction, etc... c'est ici qu'il faut chercher la cause des plus fréquents absentéismes scolaires.
- les traumatismes familiaux : séparation, abandon, mauvais parents nourriciers, hospitalisation...
- les conflits intra-familiaux : entre les parents (dissociation), et entre les enfants (jalousie, incompréhension, rivalité).

Ces facteurs de milieu signent le problème car ils sont constants, et, qu'ils s'accompagnent ou non de troubles endothymiques ou de communication, ils permettent de dire que la fausse débilité n'est dans le fond qu'une désadaptation mésologique.

BAIN DE MERES

Pendant une période de 15 ans, allant de 1954 à 1969 compris, 457 enfants ont fréquenté l'Institut Médico-Pédagogique Edouard-SEGUIN (1) pour débiles légers.

Parmi ces 278 garçons et 179 filles nous avons dénombré 21 fausses débilités, soit la proportion de UNE pour VINGT débilités.

Trois enfants sont toujours au Centre. Ils ont en commun un père éthylique, une mère rejetante et des conditions de vie matérielle parfaitement insalubres.

Un garçon a quitté le Centre cette année pour faire un apprentissage de plâtrier (observation 4).

Pour les 17 autres, c'est leur évolution ultérieure (bonne adaptation socio-professionnelle et épanouissement psychique) qui nous a permis de réfuter le diagnostic primitif de débilité.

Si des facteurs endothymiques ou caractériels ont été parfois évoqués au Centre, les perturbations mésologiques ont été constantes chez tous les enfants (l'observation de Christian l'a montré en couleurs).

Parmi ces facteurs de milieu, dans l'ambiance familiale, l'absence de la mère, qu'elle soit effective ou ressentie comme telle, nous a paru primordiale. Nous en rapportons brièvement quatre observations qui auront valeur d'exemple.

- Dans les deux premiers cas, l'évolution favorable s'est effectuée à l'aide d'un substitut maternel, véritable sauvetage affectif.
- Dans la troisième observation, c'est une femme mère que le sujet a épousée et,
- Dans le dernier cas, c'est en se replongeant dans un véritable bain de mères en terre glaise que Marcel s'est sauvé de la débilité.

(1) - Chateau de MOURON - 58 - MESVES-sur-LOIRE (Nièvre).

Observation 1Nicole J...

Est admise à l'I.M.P. à l'âge de 12 ans avec un Q.I. à 67 au Terman.

Fillette, de l'Assistance Publique, elle avait été changée 4 fois de placements nourriciers.

Inhibée, opposante et instable à son arrivée, elle accumule actes délinquants et troubles du caractère jusqu'au jour où elle réalise une fixation affective exclusive sur la personne d'une éducatrice.

Dès lors, elle se stabilise, s'épanouit et en deux ans lit et écrit remarquablement.

Elle quitte l'Institut à 16 ans, avec un Q.I. à 97 au Terman, pour faire un apprentissage ménager.

Elle devient aide-familiale diplômée.

Aujourd'hui mariée à un agent immobilier, elle est mère de deux enfants qu'elle élève parfaitement bien.

Observation 2Roland H...

Entré à l'I.M.P. à 8 ans avec un Q.I. à 80 au Terman.

Père inconnu. Mère déséquilibrée, mythomane et légère. Beau-père éthylique très violent.

Très anxieux, il pleure souvent et ne peut s'endormir le soir qu'après un baiser de son éducatrice.

Il travaille bien en classe et comme son Q.I. est de 95 au Binet-Simon en 1960 on pense à lui faire suivre une scolarité normale. Cette solution est abandonnée en raison de l'impossible réintégration familiale.

Il s'attache à une monitrice qui, à la demande du Psychiatre, va en assurer la tutelle officielle.

Comme il aime le dessin et y excelle on cherche à le placer dans une faïencerie de Nevers. Par manque de place, il devient apprenti pâtissier et en obtient brillamment le C.A.P.

Pendant son service militaire il peindra suffisamment (après avoir décoré le mess des officiers) pour faire une exposition durant l'été 1969.

Toujours anxieux, sous dépendance affective, il vit à la limite de la décompensation névrotique.

Il suit actuellement des cours d'étalagiste (sous la direction d'un décorateur) et voudrait travailler dans cette spécialité.

Observation 3

Raymond G...

Enfant mulâtre de l'Assistance Publique, placé en nourrice, il est hospitalisé à l'âge de 4 ans pour instabilité et troubles caractériels.

Son Q.I. est de 70 au Terman.

Il est sensible et capricieux. Il manifeste tôt un autoritarisme de surcompensation au complexe engendré par sa couleur ; cela le conduit à prendre la tête de la classe.

A 9 ans, son Q.I. est de 93 au Binet-Simon et devant son désir de fréquenter une classe "comme tout le monde" on le confie à une parente pour qu'il aille à l'Ecole communale.

Il est premier à l'examen du Certificat d'Etude et poursuit une scolarité secondaire jusqu'à 18 ans. Il refuse de passer le bachot pour "travailler". Il est actuellement laborantin.

Il se sent étranger à la Société, vit alors seul, et refuse les contacts hétéro-sexuels, jusqu'au jour où une femme l'aime et l'épouse.

Il est devenu un père de famille "normal" et heureux.

Observation 4Marcel D. . .

Entre à l'I.M.P. à l'âge de 7 ans avec un Q.I. de 79 au Terman. Il s'agit d'un pupille de l'Assistance Publique placé en nourrice et renvoyé de l'école communale pour instabilité. Complètement latéralisé à gauche (œil, main, pied) on l'a forcé à écrire de la main droite.

Au Centre, il est à tel point timide, rêveur et indifférent à ce qui l'entoure qu'on parle d'autisme. On découvre à 10 ans une myopie très importante.

Il travaille mal, chahute en classe et fabule à longueur de journée ; ses camarades le rejettent.

En 1968, il fréquente avec assiduité l'atelier de poterie et confectionne objet sur objet dans le seul but de faire des cadeaux.

Son contact s'améliore ; il s'intègre au groupe.

En mars 1969, il modèle une interminable série de femmes en glaise, réclamant chaque soir de la terre et demandant chaque matin si sa "dernière femme est cuite" (planche 25).

Sa dernière femme est allongée au bord d'un nid. Elle semble ramper vers le nid défendu par un oiseau au bec très pointu.

Marcel a quitté le Centre au juin 1969 pour retourner chez ses parents nourriciers, auxquels il est très attaché, et faire un apprentissage de plâtrier.

Son Q.I. au test de Wechsler est de 88 avec des résultats très dissociés :

Q.I. verbal	74
Q.I. performance	104.

A propos de la fausse débilité ...

Planche XXV

BAIN DE MERES

terres cuites : 17 - 15 cm



Deux dames se parlent.



Une femme qui se lave.

Toi première et dernière tu n'as pas vieilli
Et pour illuminer mon amour et ma vie
Tu conserves ton cœur de belle femme nue.

Paul Eluard.

- 1 - ADAME P. L. et coll. (Gainesville, Flor.)
 "Authoritarian parents and disturbed children."
 Am. J. Psychiat. 121, I 162 (Juin 65).
- 2 - BALCONI M., BERRINI M. E.
 Studio statistico-clinico su un gruppo di 1000 bambini segnalati per difficoltà di adattamento al primo anno di scuola. Note I, II, III, IV, V. *Infanzia Anormale*, 25, 42, 1958 ; 28, 411, 1958 ; 30, 49, 1959 ; 32, 309, 1959 ; 36, 7, 1960.
- 3 - BASQUIN M. et WIDLOCHER D. (Paris)
 "Inadaptations scolaires et professionnelles de l'adolescence."
 Rev. Prat. 16, n° 13, 1797-1808 (Mai 66).
- 4 - BERGE A. (Neuilly)
 "L'inadaptation scolaire."
 Vie méd. Actualité n° 69, 4 (Février 66).
- 5 - BEUCHER M. (Paris)
 "Les troubles non psycho-névrotiques de la maturation au cours de l'adolescence (crise juvénile et dysharmonies évolutives)."
 Rev. Prat. 16, n° 13, 1765-1776 (Mai 66).
- 6 - BOLLEA G., DE GIORGIS G., MAYER R.
 La struttura dinamica della personalità dello pseudoinufficiente.
 Atti I Congr. Naz. Neuropsich. Inf., Lacco Ameno, 1964.
- 7 - CAIN J.
 "Le problème des névroses expérimentales."
 Desclée de Brouwer, Paris, 1959.
- 8 - COLLIP P. J. et coll.
 Mental retardation in congenital hypothyroidism : improvement with thyroid replacement therapy.
 Am. Ment. Del., 1965, 70, 3, 432-437.
- 9 - COLOMB G. (Paris)
 "Les aspects affectifs de la période pubertaire."
 Gaz. Méd. Fr. 74, n° 13, 2455-2464 (Mai 67).

- 10 - DEBRAY P., GILLAISEAU M.-T., et DEPELSENAIRE J.
 "Problèmes psycho-affectifs posés par la dyslexie.
 G.M. de France. Tome 75, n° 27 du 5 XI 1968.
- 11 - DENNET R.
 "Le problème des retards scolaires en pratique médicale."
 Le Gème Médical. Sept. 66.
- 12 - DUCHE D. J.
 " La notion de débilité mentale."
 Gaz. Méd. Fr. 74, n° 13, 2443-2453 (Mai 67).
- 13 - FAU R. (Grenoble)
 "La Psychothérapie des débiles mentaux."
 Cah. Méd. Lyonnais 41, 675 (Avril 65).
- 14 - Les Fausses arriérations mentales de l'enfance.
 L. Michaux et J. Duché. Entretiens de Bichat. 1956. P. 219.
- 15 - Les Faux Débiles.
 Table ronde du centre Hospitalier d'Argenteuil.
 Michaux L. et coll. Gaz. des Hop. n° 7. 10 mars 1968.
- 16 - FLAVIGNY H.
 "Aspect psychologique du comportement des adolescents associaux."
 Rev. Prat. 16, n° 13, 1779-1795 (Mai 66).
- 17 - GRATTAROLA F.R., MIANO M., ROVERA G.G.
 Pseudo-deficit intellettivi e dissocialità minorile.
 Atti "Simposio sui rapporti tra psichiatria e pedagogia." Torino, 1963.
- 18 - JANNUCCELLI C., MALAGUZZI L., MONTANINI M., FORMICA C.
 L'influenza dell'ambiente sul grado di maturità sociale nell'eta
 evolutiva. Infanzia Anormale, 28, 457, 1958.
- 19 - KOHELER C.
 Les déficiences intellectuelles chez l'enfant.
 P.U.F., Paris 1954.

- 20 - KOS-SRAMOTA M. (Vienne)
 "Tradition familiale et finalité individuelle en psychothérapie infantile".
 Rev. Neuropsychiat. Infant. 13, 175 (Mars 65).
- 21 - LECUYER R. (Paris)
 "Diagnostic différentiel entre arriération mentale et psychose chez l'enfant."
 Rev. Neuropsychiat. Infant. 15, n° 1-2, I-II. (Février 67).
- 22 - LILLIAN K., WITTENSON PH. D. (Chicago, Illinois)
 Premature and erroneous diagnosis of mental retardation in infants with hearing and speech deficits.
- 23 - LYND S.
 Knowledge for what ?
 Ed. Princeton, New Jersey, U.S.A., 1939.
- 24 - MANDE R. et FAUVEL M. (Paris)
 "Les derniers de la classe. Contribution à l'étude des inadaptations scolaires."
 Sem. Hôp. 43, n° 15, 718, p. 210-218, 726 (Mars 67).
- 25 - MAYER R.
 La validità del test di Rorschach nella diagnosi di pseudo-insufficienza mentale.
 Infanzia Anormale, 60, 1964.
- 26 - MEILI R.
 Prime fasi nello sviluppo del carattere.
 Ed. Univ. Firenze, 1957.
- 27 - MENOLASCINO F.J. (Omaha)
 "The facade of mental retardation : its challenge to child psychiatry."
 Am. J. Psychiat. 122, n° 11, 1227-1235 (Mai 66).
- 28 - MITRINOWICZ MODRZEJEWSKA A. (Warsaw)
 "Our method for sorting out the mentally retarded children among the dead."
- 29 - MITTELMANN M. (Cannes)
 "Pseudo-troubles de caractère dus à un conditionnement précoce."
 Rev. Neuropsychiat. Infant. 13, 181 (Mars 65).

30 - MOCH-BADER.

Les fausses débilités.

Vie Méd., 49, T 10. (Décembre 1969).

31 - ORIGLIA D.

Rendimento scolastico in funzione dei problemi psicologici dell'adolescente.

Rev. Ital. di Medicina ed Igiene della Scuola, III e IV, 1957.

32 - PENDRIE M. (Chenove)

"Déficiência mentale et gestualité."

Rev. Neuropsychiat. Infant. 15, n° 3, 169-178 (Mars 67).

33 - PITT D.

Reccurence risks in mental deficiency.

Med. J. Aust., 1965, 2, 5, 184-187.

34 - PORTA V.

Sul concetto di instabilità in neuropsichiatria infantile.

Riv. Ital. di Medicina ed Igiene della Scuola, III, 1958.

35 - REY A.

"Etudes des insuffisances psychologiques."

Delachaux et Niestlé, Vol. 1 e II, Paris 1947.

36 - SIGNORATO U. et MUZI G.

Contributo critico alla problematica della pseudo-debilita mentale.

Riv. Pat. Nerv. Ment., 87, 279-303, 1966.

37 - SUTTER J.M. (Marseille)

"Le syndrome de carence d'autorité dans la psychopathologie de l'enfant et de l'adulte."

Nice méd. 3, 177 (4e trim. 1964).

38 - SYLVIA O., RICHARDSON MD., and JERROD NORMANLY MD.
(Oklahoma City).

Incidence of pseudo-retardation in a clinic population.

39 - WIDLOCHER D. et BASQUIN M. (Paris)

"Réflexions sur la personnalité des adolescents."

Rev. Prat. 16, n° 13, 1751-1762 (Mai 66).

EPILOGUE PUBLIC

(réservé aux grands)

Vous avez beau ne pas vous
occuper de politique, la
politique s'occupe de vous.

Charles de MONTALEMBERT

C'est, cachés derrière le masque de difficultés pédagogiques que nous avons découvert d'authentiques problèmes médicaux. Ils sont nombreux, et qu'ils aient la figure de la débilité mentale ou des troubles caractériels, nous avons le devoir de rechercher les désordres psychologiques qui les ont engendrés.

Ne s'occuper que d'apprendre à lire et à écrire à ces enfants, même avec la plus grande technique et la meilleure conscience, ne serait-ce pas échouer en donnant sans doute un métier à un être défaillant là où il aurait seulement fallu rendre un homme heureux.

En effet, la tendance politique actuelle, dans notre pays, veut que les instituts médico-pédagogiques dépendent de l'Education Nationale et non de la Santé comme les hôpitaux psychiatriques.

Que cela est grave !

L'Accent est ainsi mis sur le côté pédagogique, donnant préséance aux instituteurs dont les méthodes et l'esprit sont souvent fort éloignés de ceux des éducateurs spécialisés et dont l'action va, peu à peu, faire perdre complètement de vue maints problèmes médicaux sous-jacents.

L'Institut médico-pédagogique est et doit rester un établissement thérapeutique.

C'est en dette de reconnaissance envers tous ceux qui ont permis à Christian d'être un homme heureux que nous jetons ce cri d'alarme. Derrière l'étiquette de sa débilité, derrière l'inertie qui l'aurait rangé dans les pauvres d'esprit, capables seulement d'offrir leurs mains calleuses à la mère patrie, il y a le drame terriblement beau d'un enfant sans vraie mère et dont la maison était l'enfer.



CONCLUSIONS

Parmi les enfants ayant séjourné dans un Institut Médico-Pédagogique pour débilés légers nous avons retrouvé, dans la période des 15 dernières années, la proportion de UNE fausse débilité pour VINGT débilités.

Dans tous les cas, nous avons constaté :

- 1 - un contexte clinique modifié
 - . parfois par un déficit des voies de communication : sensoriel, de la parole ou de la structuration spatiale ;
 - . très souvent par des troubles endothymiques ou caractériels ;
 - . toujours par des perturbations mésologiques.

et son corollaire :

- 2 - la dissociation des tests psychologiques, tant de niveau que projectifs.

Les facteurs de milieu nous ont paru à tel point constants qu'accompagnés ou non de troubles endothymiques ou de communication ils permettent de dire que la fausse débilité est, dans le fond, une désadaptation mésologique.

Les exemples que nous avons choisis montrent, pour l'un (Christian) une perturbation globale de l'ambiance familiale, pour les autres, l'absence de personnage maternel qu'elle soit effective (enfants de l'Assistance Publique) ou ressentie comme telle.

Si la bonne adaptation socio-professionnelle de ces sujets et leur épanouissement psychique nous ont permis de rectifier, a posteriori, un diagnostic abusif, il nous a semblé important d'insister sur l'évolution de l'un d'entre eux.

Il s'agit de l'histoire du petit Christian.

A la lumière de cette merveilleuse histoire en couleurs, il est clair que la peinture libre a été pour cet enfant une investigation thérapeutique exceptionnelle. Non seulement elle nous a livré le mystère de ses symptômes névrotiques, mais surtout elle a permis d'en obtenir la guérison par libération de maints complexes affectifs.

Georges HEUYER disait que le dessin le permet "autant que la conversation psychanalytique orthodoxe".

Notre propos n'a pas été de supputer si Christian se fût guéri plus vite dans un Institut Médico-Pédagogique pour enfants normalement intelligents ou à l'aide d'une psychothérapie analytique ou non.

Nous montrons seulement que l'enfant s'est guéri (seul) au moyen de la peinture libre. Quand rien n'est possible, il reste ce recours.

L'histoire de Christian montre, à l'évidence, que le dessin a valeur de psychothérapie.

Il serait bien coupable de ne pas offrir à TOUT enfant, qu'il semble en avoir besoin ou non, ce moyen d'expression à la fois si simple et si privilégié.

Vu, le Président de Thèse :

Pierre PICHOT

Vu, le Doyen Honoraire de la Faculté :

Georges BROUET

Vu et permis d'imprimer

Le Recteur de l'Académie de Paris

Robert MALLET

